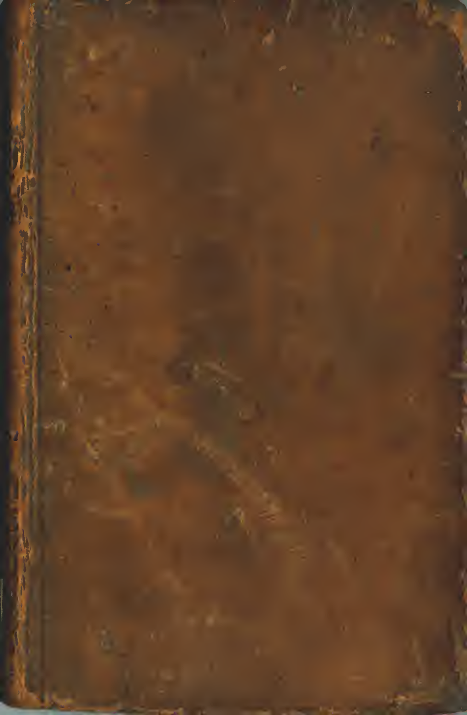





SR

2. 205.
4.

Res 21191

OUVRAGE HISTORIQUE ET CHYMIQUE,

OU L'ON EXAMINE,

S'il est certain que Cléopatre ait dissout sur le champ la Perle qu'on dit qu'elle avala dans un Festin, & s'il est vrai que cette opération ait été faite en un instant, suivant les principes, les régles & le loix de la Chymie. On a joint à cet Ouvrage beaucoup d'observations utiles, intéressantes & relatives au principal sujet, tirées des meilleurs Auteurs.

Par M. JAUSSIN, *ancien Apoticaire Major des Camps & Armées du Roi, Maître Apoticaire de Paris.*

On ne peut rien avancer de si absurde, que quelque Philosophe ne l'ait déja dit.
Trad. de Cicer. L. II. de la Divination, ch. 58.



A PARIS,

Chez MOREAU, Pere, rue Galande, à la Toison d'Or, près la Fontaine S. Severin.

M. DCC. XLIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





A MONSIEUR

TASSART,

MAITRE APOTICAIRE DE PARIS.




ON CHER CONFRERE,

EN vous dédiant ce Livre, je défie la noire envie de m'accuser d'être votre flatteur à gage & de vous prodiguer un encens mercenaire. Vous êtes l'homme qu'il me faut pour que mon Ouvrage soit présenté au Public sous d'heureux auspices,

& jamais on n'aura adressé à personne une Epitre moins remplie d'imposture & de fades louanges que la mienne. Je ne mentirai point quand je parlerai de vôtre habileté & de vos talens dans nôtre Art. Je n'en imposerai pas, lorsque j'ajouterai que vous avez le cœur droit & le caractere excellent. Au reste, MON CHER CONFRERE, il est naturel qu'un Auteur puisse compter sur la bienveillance de celui à qui il dédie son Ouvrage, & même qu'il en espére une récompense. Je vous avoue que je serois fâché de perdre un droit que l'usage, depuis très-longtems a rendu légitime. Ainsi, MON CHER, préparez-vous à me bien payer; & voici comment : c'est en me continuant votre amitié. J'en suis jaloux, & elle m'est infiniment précieuse. Adieu, MON CONFRERE. Je suis sincérement votre fidelle Serviteur,

JAUSSIN.

PREFACE.

IL eſt certain que nous vivons dans un ſiécle auſſi poli qu'éclairé. Les Sciences les plus abſtraites, les beaux Arts & toutes les parties de la plus profonde Littérature brillent en Europe d'une éclatante lumiere. Nôtre Royaume principalement eſt rempli de ſublimes génies & d'illuſtres Sçavans en tout genre; car ſans parler de ceux que renferme Paris, toute la France eſt riche en établiſſemens Académiques, indépendamment d'un grand nombre de Sociétés particulieres, où l'on conſacre tous ſes inſtans à l'étude des Belles-Lettres. Malgré tant d'avantages qui prouvent que les Sciences ſont portées chez nous au plus haut dégré de perfection, on ne ſçauroit néanmoins diſconvenir qu'une infinité de demi-ſçavans, d'eſprits ſuperficiels & paîtris d'un ridicule orgueil n'y fourmillent de toutes parts. La France en

eſt peuplée de même que les Pays étrangers. On voit ces gens-là s'ériger en maîtres & en juges abſolus de toute doctrine. A l'aide d'un faſtueux & grave Pédantiſme, ils ont l'art d'en impoſer à des perſonnes qui n'ayant aucune notion des Sciences, les regardent comme des hommes extraordinaires, doüés d'un mérite preſque divin. On ne peut en faire un crime à ces derniers: leur ignorance eſt ſeulement à plaindre. Mais la ſaine raiſon gémit & ſouffre, quand elle entend ces faux Docteurs prononcer hardiment ſur toutes ſortes de matieres, parler d'un ton déciſif & vouloir qu'on s'en rapporte à eux, & que chacun les croie des oracles infaillibles: eſpéce futile, mépriſable, & malheureuſement trop nombreuſe, qui dèshonoreroit la vérité & le bon ſens, s'ils pouvoient jamais l'être. Ce n'eſt donc pas pour de pareils hommes que j'ai compoſé cet ouvrage: ce ſeroit perdre ſon tems, que de ſe hazarder à parler méthodiquement avec eux. Je

n'ai pas écrit non plus pour les véritables Sçavans : rien ne leur eſt caché ; nul point de ſcience ne peut leur échapper. S'ils réſoudent une queſtion, c'eſt toujours avec des coups de lumiere extrêmement favorables à ceux qui les écoutent. Je n'ai fait cet Ouvrage que pour faciliter à des perſonnes ſenſées, & aux jeunes gens, avides de s'inſtruire de certaines choſes qui ne ſont pas de leur reſſort, le moyen de les entendre & de contenter leur louable curioſité. Heureux ſi mon travail peut les ſatisfaire. D'ailleurs il les mettra en état de ſe prémunir contre le galimathias & l'incroyable merveilleux, que des petits génies, des impoſteurs & des charlatans pourroient leur débiter ſur ce qui fait le principal objet de ce Livre, indépendamment des autres digreſſions qui y ont du rapport :

Le monde n'a jamais manqué de Charlatans,
Cette ſcience de tout tems
Fut en profeſſeurs très-fertile.
Tantôt l'un en théâtre affronte l'Acheron,
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il eſt un paſſe Ciceron.

La Font. Fab. CXXII.

Au reste, il ne sera pas difficile de voir que je ne me suis point approprié les pensées d'autrui, en les donnant pour les miennes : c'est un odieux brigandage dans la Littérature. J'ai eu grand soin de citer les écrits & les noms des Auteurs anciens, modernes, François & étrangers, où j'ai puisé tout ce qui pouvoit contribuer à rendre cet Ouvrage intereſſant. J'ai osé suivre en cela le chemin que m'ont frayé nos plus célébres Ecrivains. Je me suis gardé aussi d'y insérer aucun mot Grec & Latin, & encore moins les termes trop * terribles de la Chimie. Mon érudition paroîtroit barbare & déplacée, ou elle ennuiroit beaucoup les Lecteurs, surtout les Dames, dont il faut respecter le goût & la délicatesse : je suppose qu'elles feront à mon Livre l'honneur de le lire. On y verra partout que j'ai parlé exprès notre Langue, puisqu'elle joüit de la prérogative d'être à la mode dans toute l'Europe.

* *On trouvera ci-après une explication des termes de Chymie.*

Explication de tous les Termes de Chymie, insérés dans cet Ouvrage, & de quelques autres Termes de Sciences & d'Arts.

ABSORBANS. On entend par ce mot des Mixtes poreux & terreux, que des acides peuvent pénétrer.

Adepte, signifie un homme qui a acquis, ou qui possede le secret du grand Œuvre.

Alchimie. Ce mot est Arabe, il veut dire la Chimie par excellence, ou cette Chimie sçavante, sublime & élevée, qui apprend à transmuer les métaux.

Amalgamer, c'est mêler du mercure avec un métail fondu. Cela se fait quand on veut étendre un métail comme l'or; par exemple, sur quelque ouvrage, ou pour le réduire en poudre bien subtile.

Artiste. Ce mot exprime en général tous ceux qui travaillent avec esprit dans quelque art & dans quelque science que ce soit, mais il est particuliérement consacré à la Chymie pour désigner un grand, un habile, un profond Chymiste.

Automate. C'est un terme qu'on emploie en Méchanique, pour signifier une

machine qui se remue d'elle-même & naturellement.

Bain de sable. On l'appelle autrement *feu de sable.* Cela consiste à mettre du sable entre le feu & le vaisseau qu'on veut échauffer, quand il faut dissoudre quelque mixte.

Boucher hermétiquement, c'est souder le cou d'un vaisseau de verre en le tordant, aprés que le feu l'a fondu & amolli.

Calcination. Par le moyen de cette opération on réduit en chaux des minéraux & des végétaux en se servant d'un feu très-violent.

Caracteres Chymiques. Ce sont certains signes convenus entre les Chymistes pour représenter toutes leurs opérations & le nom des choses qu'ils employent. Un X, par exemple, signifie du Talc.

Cémenter. C'est une façon de purifier l'or en se servant d'une espece de ciment composé de sel armoniac, de sel commun, de brique en poudre mêlé avec de l'urine.

Chymie. C'est une science certaine & infinie dans ses recherches. On sépare par son moyen les substances différentes qui entrent dans les mixtes. A l'aide de cet Art on les purifie, on les exalte & on les rassemble. Par-là on les remplit de plus d'efficacité & de promptitude

dans leurs effets. On peut dire que cet Art anatomiſe tous les corps naturels.

Corps. Terme de Phyſique qui ſignifie une choſe que notre eſprit comprend étendue en largeur, en longueur & en profondeur.

Diſſolvant. On entend par ce mot tout ce qui eſt capable de réduire en liqueur les corps durs & compacts.

Hiéroglife. Ce mot dérive du Grec, il ſignifie figure ſacrée.

Mercure Triſmégiſte. C'eſt encore un nom qu'on donne à Hermes Roi d'Egypte, que l'on peut regarder comme le pere de la Chymie. *Triſmégiſte* eſt un mot grec qui veut dire trois fois grand.

Métallurgiſte. Cela ſignifie un homme fort verſé dans la ſcience des métaux & dans l'art de les fondre.

Mixte. C'eſt un mot dérivé du Latin qui veut dire mêlé de pluſieurs choſes; on appelle en Chymie mixtes tous les corps compoſés des élémens. Ainſi les animaux, les végétaux & les minéraux, ſont des mixtes que la Chymie peut réduire dans leurs principes.

Phlogiſtique. On entend en Chymie, par ce mot, un ſouphre principe, ou un feu devenu principe des corps, ou une matiere inflammable, différente du feu élémentaire; & qui eſt contenu

dans des substances métalliques, ainsi que dans d'autres matieres végétales & animales. Le charbon en poudre, par exemple, abonde en Phlogistique. C'est par cette raison, que quand on met en fusion des demi métaux & des métaux imparfaits, qui, par la trop grande activité du feu, pourroient perdre leur Phlogistique, on ajoute de ce charbon pulvérisé, sans quoi ils ne pourroient avoir leur brillant ni leur ductilité.

Pierre Philosophale, nommée autrement *le grand Oeuvre*. C'est le prétendu secret de faire de l'or par art.

Porphiriser. Action par laquelle on rend un corps dur en poudre impalpable sur une table de porphire qui est une espece de marbre. Cela s'appelle encore en Chymie *Léviger*.

Science Hermétique, autrement *l'art de la Chymie*. Elle porte le nom d'Hermes Roi d'Egypte, l'un de ses plus célebres inventeurs. Le principal objet de cette science est de changer la nature des métaux. On lui donne aussi le nom de science divine, ou d'art sacré.

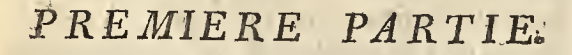
Transmutation. On entend par ce mot le changement d'un métail en un autre, par le secours d'une opération Chymique.

FIN.



OUVRAGE HISTORIQUE ET CHYMIQUE.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DE PHARMACIE PARIS



PREMIERE PARTIE.

IL faudroit ne pas avoir la moindre teinture de l'Hiſtoire ancienne, pour ignorer combien les Sciences & les Arts furent autrefois cultivés en Egypte. Les Rois de ce pays célébre, leurs Miniſtres, les Prêtres & les perſonnes de la plus grande diſtinction, non-ſeulement les protégeoient, mais eux mêmes s'y appliquoient auſſi. Les peuples, à l'imitation de leurs Souverains & de ceux qui

occupoient les premieres places de l'Etat, avoient le génie tourné du côté de l'étude, & ils passoient presque tout leur tems dans la pratique des arts. Il n'est donc pas surprenant que tant de Philosophes ayent brillé en Egypte, & qu'on leur ait été redevable de beaucoup de belles découvertes. Les monumens, les édifices publics, les palais, les villes superbes & magnifiques qu'on y trouvoit partout, & dont on voit encore quelque précieux restes, prouvent l'étenduë des lumieres & la délicatesse du goût de ces anciens peuples. D'ailleurs l'heureuse situation du pays, sa fertilité, son climat contribuoient extrémement à exciter l'industrie & les talens des Egyptiens. Les débordemens du Nil occasionnés par les grandes pluyes qui tombent régulierement dans l'Abyssinie, leur firent bien-tôt inventer la Géometrie. Ils vinrent à bout avec cette science de mesurer leurs terres; ils y mirent des bornes, afin de les séparer, & de reconnoître leurs héritages, quand les eaux s'étoient écoulées. Lorsque la famine contraignit Abraham de quitter le pays de Chanaan, & d'aller en Egypte, il trouva les peuples occupés à creuser

beaucoup de canaux, pour que le débordement du Nil fût plus aisé dans leurs terres. Cesar Auguste, après la victoire d'Alexandrie, & avant que de retourner à Rome, demeura quelque tems dans cette capitale de l'Egypte, pour faire réparer sous ses yeux les désordres que le Nil avoit causés par tout ce pays, parce qu'on avoit négligé ses canaux. Il jugea que sa présence & ses soins étoient nécessaires à cet important travail. Ces anciens Historiens rapportent qu'il fit nettoyer les fosses & rétablir les digues, pour donner à ce fleuve la pente & le cours qu'il doit avoir, afin d'arroser les grandes plaines de ce Royaume, que les ardeurs du soleil bruleroient sans cet admirable secours, la pluye y tombant rarement, & n'étant pas assez abondante pour humecter les terres. Des Voyageurs assurent qu'on voit encore aujourd'hui plus de 4000 de ces canaux. L'Astronomie suivit de près la découverte de la Géometrie : les Egyptiens s'y adonnerent les premiers, & insensiblement ils en accrurent les progrès par des supputations, des calculs & des observations sûres, certaines & souvent répetées. Il en fut ainsi de toutes

les autres sciences utiles & nécessaires à la société, qu'ils perfectionnerent, & qu'à leur exemple les peuples voisins s'empresserent de cultiver.

On conçoit donc aisément que la science hermétique a eu de prodigieux succès chez des hommes si avides de tout sçavoir, & que plusieurs de leurs Philosophes ont dû trouver de grands secrets dans cet Art. Si Moyse n'avoit pas vêcu long-tems au milieu d'eux, si les Prêtres d'Egypte ne l'avoient point initié dans leurs mystéres, il n'auroit pas réussi à bruler & à mettre en poudre le fameux veau d'or que l'idolâtrie des Israelites leur avoit fait ériger en divinité, & qu'il leur fit boire dans de l'eau. On ne sçauroit même douter que cet habile & saint législateur inspiré de Dieu, n'eût communiqué à quelques-uns de ses Hébreux chéris des recettes importantes touchant la fonte des métaux. Le veau d'or qu'ils firent pendant son absence, le prouve assés. D'ailleurs il est dit au chap. 31. de l'Exode, vers. 2. jusqu'au 6. à l'occasion des ouvrages du Tabernacle : » J'ai appellé par son » nom Bézaléel, & je l'ai rempli de l'es» prit de Dieu en sagesse, en intelligen-

ce, en ſcience & en toutes ſortes d'ou- «
vrages, afin d'inventer des deſſeins «
pour travailler en or, en argent & en «
airain, dans la ſculpture des pierres «
précieuſes pour les mettre en œuvre, «
& dans la menuiſerie pour travailler «
à toutes ſortes d'ouvrages. «

Cependant malgré le témoignage d'une foule d'hiſtoriens anciens qui aſſurent que les ſciences avoient autrefois en Egypte le plus brillant éclat, ce n'eſt pas une raiſon pour croire aveuglément que tous les faits qu'ils ont avancés en particulier ſur la Chymie, ſoient remplis de certitude, & que leurs récits à ce ſujet contiennent une exacte vérité. 1°. Les Prêtres Egyptiens qui conſervoient le dépôt de cette ſcience, ne s'expliquoient pas volontiers. 2°. Ils parloient peu & toujours obſcurément. 3°. Leurs diſcours ambigus ne pouvoient gueres contenter ceux qui oſoient leur faire des queſtions, ſurtout les étrangers. Démocrite, Philoſophe grec, né à Abdere ville ſituée alors dans la Thrace ſur la mer Egée, aujourd'hui l'Archipel, l'éprouva, quand il paſſa en Egypte pour y apprendre les ſciences les plus ſublimes. Quoiqu'il fut

disciple d'Ostanes, illustre Philosophe Persan, jamais les Prêtres ne l'auroient adopté parmi eux, sans l'excellent fond de génie, de lumieres & de douceur qu'il avoit. Leurs hiéroglifes, leurs caracteres sacrés qui cachoient des choses mysterieuses dont ils donnoient rarement la clé & l'explication à quelqu'un, servent encore à prouver combien ces Prêtres étoient réservés sur la Chymie & sur les autres sciences qu'ils possédoient. Ainsi dans tout ce qui concerne la science hermétique, depuis qu'elle fut connue, soit en Egypte, à commencer sous le regne d'Hermès, ou de Mercure Trismegiste, nommé autrement Siphoas, près de 2000 ans avant J. C., soit en Grece, soit chez les Arabes & les Latins, soit enfin dans toute l'Europe jusqu'à nous, il convient d'examiner avec la plus serieuse attention tout ce qu'en ont écrit non-seulement les Philosophes hermetiques, les Adeptes, s'il est certain qu'il y en ait jamais eu, mais aussi ceux qui nous en ont transmis des faits purement historiques. Cette sage précaution digne des véritables Artistes, & qu'eux seuls peuvent prendre, les mettra en état de rejetter

toutes les rêveries, toutes les fables & les chimeres qu'on trouve répandues dans tant d'auteurs anciens & modernes, qui depuis environ 4000 ans ont parlé de cette ſcience. On voit tous les jours une infinité de perſonnes des deux ſexes, épriſes du merveilleux, tomber dans l'erreur ſur ce qui regarde l'Alchimie; leurs études n'ont aucune baſe ſolide, & elles manquent de méthode & de moyens propres à rechercher utilement la vérité. Faute d'entendre les principes des corps, de connoître la nature de chaque mixte, & le rapport qu'ils peuvent avoir enſemble, ce qui eſt l'objet des plus pénibles & des plus difficiles travaux, ils débitent à tort & à travers mille abſurdités ridicules: ils oſent ſe donner eux-mêmes pour des Adeptes, tandis que ce ſont des ignorans, des inſenſés & des impoſteurs, qui, après s'être trompés & ruinés, entraînent d'autres extravagans dans leur triſte ſort.

Les véritables Philoſophes marchent différemment: ils ne précipitent point leurs pas. Ils ſçavent les barrieres formidables que le Très-Haut a miſes devant eux; ils ſçavent qu'il leur eſt im-

possible de les forcer ; ils sçavent que la vie est courte, que l'art est long, & que l'esprit humain est extrémement borné : ils n'approchent qu'en tremblant du sanctuaire de la Divinité, où ils n'ont pas l'audace d'entrer. Pleins de respect & de reconnoissance, ils remercient l'être éternel des présens qu'il leur a faits, en permettant que, par leurs recherches, ils ayent découvert tant de secrets admirables, si remplis de ressources pour la conservation de la santé, ce bien précieux, & pour l'avantage des arts nécessaires à la vie, & qui n'existeroient pas, ou qui seroient peu nombreux, sans le secours de la vraie Chymie. Contens de leurs richesses, ils s'arrêtent, & ils n'ont pas la témérité de s'égaler à l'être suprême qui seul connoît les causes, la liaison, les principes & la connexion de tous les mixtes. Il a donné à chacun d'eux sa vertu & ses proprietés. N'est-ce pas assés, pour l'honneur & l'illustration de notre esprit, d'avoir pû réussir à les trouver & à les séparer, pour en tourner les effets à notre profit? Quelles obligations n'avons-nous pas de ce côté-là aux fameux Borrichius, Becher, Gunkel, Boile, Stahl, Homberg,

Neuman & à tant d'autres sçavans Chymistes étrangers & François.

Les prétendus Adeptes, qui ne parlent jamais que du mercure & du soûphre philosophique, qui ont toujours à la bouche les termes barbares & insensés du Lion verd, de la Tête de Corbeau, de la Queue du Paon & d'autres expressions aussi folles qui ne signifient rien, qu'eux-mêmes ne comprennent pas, & qu'ils ont puisées dans les écrits impénétrables & ridicules des Alchymistes, ces demi Philosophes, ne résoudroient pas le plus petit problême de véritable Chymie que leur proposeroit un habile Artiste. J'en connois un grand nombre de cette espece que j'ai rencontrés dans les différens pays de l'Europe où j'ai voyagé, mais principalement à Paris, qui semble être leur rendez-vous général. Qu'un Artiste profond entre dans leur laboratoire, ou plutôt dans leur galetas, & qu'il les prenne sur le fait, il sçaura bientôt le cas qu'il doit faire de leurs talens & de leur sçavoir. Mais ces sortes de gens se cachent ordinairement : ils craignent de conférer avec des gens qui ne donnent rien au hazard, dont le travail est appuyé sur des

principes certains, qui joignent à un grand fond de physique expérimentale, l'étude des loix du mouvement, celle du magnétisme ou de l'attraction des corps, & enfin la connoissance des métaux & de leur phlogistique, ce principe inflammable sans lequel ils ne seroient ni malléables, ni ductiles, & qui est répandu aussi dans tous les autres mixtes. Ce seroit de pareils Philosophes, qu'on devroit attendre d'excellentes découvertes sur les transmutations, s'ils ne sentoient pas toute la folie qu'il y a de s'en occuper, quand même ils croiroient leur possibilité, comme plusieurs l'ont pensé; mais ils avouoient aussi que le moyen d'y parvenir étoit trop incertain, & le chemin trop peu sûr, pour oser l'entreprendre.

Or si la réalité de la Pierre philosophale est tout-à-fait douteuse; s'il y a plus de raisons pour la négative, que pour l'affirmative, comment pourra-t'on estimer cette quantité excessive de grimoires indéchiffrables que tant d'Alchymistes nous ont laissés? Il semble que ces misérables extravagans ayent voulu se venger de la perte de leurs biens & de leur tems, en laissant des écrits ob-

ſcurs, capables cependant d'exciter la cupidité d'une foule d'hommes avides de richeſſes, qui après avoir lû leurs ouvrages ténébreux, ſe ſont crûs en état de travailler, quoiqu'ils fuſſent paîtris d'une craſſe ignorance, & dépourvûs de lumiere & de ſageſſe. Brûlante & inſatiable ſoif de l'or, que tu as fait & que tu feras encore de fous & de ſcélérats! Les véritables Chymiſtes qui ont médité profondément ſur tous les ſecrets de la nature, tiennent une autre conduite; ils ne s'aviſent jamais, ainſi que je l'ai obſervé plus haut, de paſſer les bornes qu'elle leur preſcrit. En effet l'impoſſibilité de connoître les premieres cauſes, que Dieu ſeul ſçait de tous les tems, & qui les tient étroitement renfermées dans le terrible & redoutable ſein de ſa vaſte puiſſance, cette impoſſibilité doit extrémement humilier d'inſolens mortels qui ont l'audace de les approfondir. En admettant d'ailleurs qu'un Adepte auroit trouvé le grand œuvre, on prouve qu'il en deviendroit malheureux, par la triſte néceſſité où il ſeroit de ſe cacher, & d'être toujours errant & inconnu. Cela vaut-il la peine de tant ſe tourmenter, ou pour ne rien découvrir, ou

pour être continuellement soupçonné de posseder ce funeste secret. Mr de Senac, dans son discours historique sur la Chymie, dit sensément, pag. 46. » Ou ceux qui veulent engager quelqu'un dans des dépenses, assurent qu'ils cherchent la Pierre philosophale, ou qu'ils l'ont trouvée. S'ils n'ont que des esperances, c'est une folie de s'engager avec eux. S'ils disent qu'ils ont le secret de la transmutation, ils ne disent pas la vérité. Un homme qui peut faire de l'or, ne peut se déouvrir à personne : le danger est trop grand. » Après un raisonnement aussi juste, & digne d'un Philosophe exact qui a tout pesé, je ne conçois pas que l'Auteur habile & éclairé de l'Histoire de la Philosophie hermétique, ait dit à la page 46 de son catalogue des Auteurs hermétiques, en parlant du Sr Jean Maugin de Richebourg, Traducteur & Auteur de beaucoup d'ouvrages d'Alchymie : » On ne doute pas que cet Ecrivain qui est habile, & son épouse, n'ayent la Pierre philosophale. » Suivant le sentiment de Mr de Senac, je pense que cet éloge a dû faire trembler le Sr Maugin, & qu'il s'en seroit bien

passé. S'il vit encore, ses allarmes doivent être violentes dans quelque pays qu'il soit. Soupçonné d'être un Adepte, & de jouir d'un trésor inépuisable, puisqu'il est le maître de le dissiper, de le renouveller à son gré, & d'être toujours plus riche que tous les Rois de l'univers ensemble, que n'a-t'il pas à redouter de la cupidité des hommes! Le Ciel me préserve d'être à sa place! Après cette courte digression qui ne m'écarte pas de mon sujet, j'ajouterai qu'on est fâché de voir des hommes respectables & très-sçavans se tromper sur de certains points de littérature. Cela fait errer des personnes qui cherchent à s'instruire, surtout les jeunes gens. Mr de Senac, par exemple, cet illustre Chymiste & ce grand Medecin, en parlant des hommes célébres ausquels la Chymie est redevable de ses plus importantes découvertes, s'explique ainsi à la page 97 de son Discours historique touchant la Chymie, dont j'ai déja fait mention. Depuis que ces Auteurs ont paru, les « ouvrages chymiques se sont multi- « pliés tous les jours. En 1654 Borel en « avoit compté 4000 qui n'avoient tra- « vaillé que sur les métaux : il pouvoit «

» en ajouter deux fois autant. L'intelligent & méthodique Auteur de l'Histoire de la Philosophie hermétique dit expressément le contraire : & son sentiment est d'un grand poids. Voici comment il parle dans l'Avertissement qui est à la tête du 3[e] Volume de son ouvrage, édition de 1742 : c'est même la seule.
» Pierre Borel, Medecin de Castres, s'étoit hazardé dès 1654 à donner un catalogue des Auteurs de la science hermétique. Sa vanité littéraire, jointe à un zèle outré pour cette partie de la Philosophie, lui a fait pousser la liste des Chymistes jusqu'à 4000 Auteurs. Cependant quoique depuis près de 80 ans que Borel a fait paroître son livre, il s'en est imprimé un très-grand nombre, la liste ne passe gueres 900 Auteurs : ce qui compose environ 2500 Traités. Mais qu'a fait Borel pour en trouver un si grand nombre, il a divisé & coupé des Ecrivains en deux, quelquefois même en trois & en quatre ; il a mis des noms imaginaires, tels que ceux qui sont marqués dans la tourbe des Philosophes ; dont l'Auteur, sous l'idée, d'une assemblée de Sçavans qui ne se tint jamais, fait

passer en revûë tous les anciens qui « n'avoient pas même pensé à la science « hermétique. Enfin pour grossir son vo- « lume, il y glisse des livres de pure mé- « decine qui n'ont aucun rapport à la « science hermétique. » Cette observation que j'insére exprès dans mon ouvrage, y est d'autant plus nécessaire, qu'elle avertit ceux qui se destinent entierement à l'étude de la bonne & solide Chymie, & qui veulent connoître en même tems les Ecrivains Alchymistes, elle les avertit de remarquer les fautes de Borel qu'ils pourroient regarder comme un excellent Auteur, principalement après le témoignage de Mr de Senac. Il seroit presque permis de s'égarer avec un guide aussi fidele que lui : il s'est pourtant trompé sur la datte de l'édition du livre de Borel & sur son exactitude, comme l'a prouvé le docte & judicieux Auteur de l'Histoire de la Philosophie hermétique. D'un autre côté Borel ne peut gueres plaire à des Lecteurs éclairés, tant il est diffus & ennuyeux. Les personnes intelligentes qui évitent de prendre l'ombre pour le corps, doivent sentir maintenant de quelle conséquence il est de sçavoir di-

ſtinguer le vrai d'avec le faux dans la ſcience hermétique, d'adopter les choſes poſſibles, & d'abandonner celles qui ne le ſont pas; car ſi elle a ſes miracles, elle a également ſes impoſtures; dont tant de charlatans ne profitent que trop. Ces trompeurs éblouiſſent par de grands mots vuides de ſens; leurs promeſſes flateuſes ſéduiſent: & en ne vendant que du vent, ils coupent la bourſe à ceux qui ſont aſſés imbéciles pour les croire.

Ces réflexions conduiſent inſenſiblement à examiner la nature du diſſolvant que Cléopatre employa pour mettre en liqueur la perle qu'elle but dans un repas: car trouvez-vous aujourd'hui dans une compagnie de ces beaux-eſprits de profeſſion qui prétendent tout ſçavoir; ſi leur frivole & tumultueuſe converſation roule, par hazard, ſur la Chymie, ſans s'inquiéter s'il y a devant eux quelque habile Artiſte, qui loin de parler, les écoute attentivement, ils s'entretiennent de cet art en gens qui n'en ont pas la moindre notion. Ils ſe récrient que nous n'avons plus dans cette ſcience les lumieres des Anciens, & que nous leur ſommes entierement inférieurs; mais n'eſperez pas d'eux des preuves de ce

qu'ils avancent. Que cet Artiste rompe modestement le silence pour justifier son siecle, & prouver que les Chymistes de nos jours sont au moins égaux à ceux de l'antiquité, un d'eux aussi tôt l'interrompt brusquement ; & lui dit d'un ton railleur : Parbleu, Monsieur, ce que vous nous racontez est admirable ; mais dissoudez sur le champ une perle ; faites cette opération devant nous ; avec autant de célérité que la fit autrefois Cléopatre. Qu'en pensez-vous, mes amis, continue-t'il d'un air de suffisance ? ne serez-vous pas de moitié avec moi pour les frais ? A l'instant la troupe insensée applaudit ce sót causeur, & souscrit à sa proposition : mais laissons ces raisonneurs superficiels ; qui parlent des autres sciences avec une profondeur pareille à celle qu'ils ont en Chymie, & continuons d'examiner : 1°. Si le fait est vrai, & quels étoient les talens de Cléopatre dans la science hérmétique. 2°. L'espece de son dissolvant ; & s'il seroit fort difficile de faire aujourd'hui la même opération ; suivant les régles & les loix de la Chymie.

De tous les anciens Auteurs qui ont parlé de la dissolution de cette perle,

que Cléopatre fit, dit-on, dans un repas qu'elle donnoit à Marc-Antoine, aucun n'en a écrit en Philosophe hermétique, ni n'a marqué les circonstances qui accompagnerent cette opération. Ce fait a été narré simplement, comme un incident qui pouvoit avoir sa place dans l'histoire de cette Princesse, mais sans nul trait relatif à la Chymie. Citri de la Guette, au chap. 12. de la 3[e] partie de son Histoire du Triumvirat, rapporte d'après les Auteurs de l'antiquité qu'il a compilés, tels sont Appien & Plutarque, » que Cléopatre prit une grosse » perle qu'elle jetta dans une tasse, & » quand elle l'eut vûë dissoute, elle l'a» vala. » Larrey, en se conformant à ces anciens Ecrivains, parle ainsi au chapitre 12. de l'Histoire du second Triumvirat : » On servit seulement une » tasse d'or pleine d'un vinaigre très- » fort, qui étoit un prompt dissolvant. » Cléopatre prit une de ses perles qu'el- » le jetta dans la tasse, où après qu'elle » l'eut vûë dissoute dans un moment, » elle l'avala. » Larrey répéte encore la même chose au liv. I. de la 2[e] partie de son Histoire d'Auguste : » Ce fut, dit- » il, dans un de ces superbes festins, que

Cléopatre ayant pris une des perles «
qui lui servoient de pendans d'oreil- «
les, & qui étoient d'un prix inestima- «
ble, la fit dissoudre dans du vinaigre, «
& la but. » Qu'on pése bien ces paroles : elles signifient que cette dissolution a dû être achevée promptement. Ainsi avant que d'entrer en matiere, il ne sera pas hors de propos de donner une legere idée du caractere de cette Reine, de la façon dont elle fut élevée, & de son esprit. On apprendra par ce moyen quels étoient à peu près ses talens dans la science hermétique.

Cléopatre, fille de Ptolomée Denys ou Auletès, régna en Egypte l'an 51 avant J. C. Sa beauté & ses débauches l'ont rendue très-fameuse. Fille d'un Monarque qui n'avoit jamais aimé que les plaisirs, elle y eut aussi beaucoup de penchant. Cependant auparavant de monter sur le trône, son éducation n'avoit point été négligée ; son génie étoit vif & pénétrant ; elle fit en peu de tems d'assés grands progrès dans les sciences, & elle parloit aisément sept ou huit sortes de langues. La noblesse de ses manieres répondoit aux graces & aux attraits dont la nature s'étoit plue à l'or-

ner. Jules Cesar, ce vainqueur de tant de nations, ne put résister à ses charmes : il l'aima, & elle eut de lui un fils connu dans l'histoire sous le nom de Césarion, que Cesar Auguste fit périr dans la suite après la mort de Cléopatre. Je viens de dire que cette Reine avoit étudié les plus hautes sciences ; & surtout la Philosophie hermétique. Les Prêtres Egyptiens la lui enseignerent, mais Comarius fut principalement celui qui lui en apprit davantage. Il y a parmi les Manuscrits grecs de la Bibliothéque de Sa Majesté quelques Traités de ce maître & de son éléve. Les artistes conviennent tous, que s'ils sont remarquables, c'est plutôt par leur rareté, qu'à cause des recettes utiles & intéressantes qu'on y lit. On en voit un fort singulier, qui est un ouvrage de Cléopatre, tout en caracteres chymiques. Il est intitulé : l'*Art de faire de l'Or*. Il faudroit que des Artistes eussent un grand fond de patience, pour en faire l'objet de leurs études & de leurs méditations. Au reste, Cléopatre sembloit être destinée à mettre dans ses fers les maîtres du monde. Marc-Antoine lui ayant fait signifier de se transporter en Cilicie, & d'y venir

lui rendre compte de ſa conduite, parce qu'on l'accuſoit d'avoir fourni des ſommes conſidérables & des ſecours à Brutus & à Caſſius, elle ſe hâta d'obéir à ſes ordres. Cette princeſſe aimoit extrémement la magnificence, & l'hiſtoire nous apprend comment elle parut devant Marc-Antoine, qu'elle avoit réſolu de ſoumettre au pouvoir de ſes appas. Elle s'embarqua ſur le fleuve Cydnus dans un vaiſſeau dont la poupe étoit toute brillante d'or ; les voiles étoient de pourpre, & les rames garnies d'argent. Pluſieurs inſtrumens l'environnoient, & répondoient au bruit que faiſoient les Rameurs. Elle étoit couchée ſous un pavillon tiſſu d'or, & vêtue des plus riches habits. Le ſoir de ſon arrivée, elle donna à Marc-Antoine un feſtin, où la délicateſſe & la profuſion regnerent enſemble. Dès la premiere vûe, il en devint éperdûment amoureux, & il l'épouſa enfin. Tout le monde ſait juſqu'où ſa funeſte paſſion l'entraina, combien il avoit de peine à ſe ſéparer de cette charmante ſouveraine, & avec quel empreſſement il revenoit la joindre après ſes campagnes. C'eſt donc dans un de ces repas où la volu-

pté dominoit de toutes parts, que Cléopatre, pour étaler sa magnificence & son habileté, rendit liquide, à ce qu'on assûre, une de ses plus belles perles, qu'elle avala ensuite. Je m'arrête ici, pour faire mes réflexions sur ce point d'histoire.

Je suis très disposé à penser qu'il est absolument faux. J'ai déja observé qu'aucun ancien Ecrivain respectable en chymie n'a avancé & affirmé certainement ce fait : mais voilà ce qui a pû y donner lieu. Cléopatre avoit la réputation d'être initiée dans les mysteres de la science hermétique. Un auteur contemporain, pour embellir sa narration, en composant l'histoire de cette Reine, aura assuré ce point sans en apporter de preuves, & d'autres auteurs l'auront copié servilement ; car il faut remarquer qu'on raconte, que quand elle eut vûe sa perle dissoute, elle l'avala ; c'est-à-dire, que cette princesse la rendit sur le champ claire, transparente, & que ses parties devenues impalpables furent entierement divisées & suspendues dans son dissolvant. Mais cela est impossible à faire dans un instant, suivant les loix de la chymie, & je le

prouverai bien tôt. De plus, elle but cette perle dissoute : il falloit de toute necessité que ce fût un dissolvant bien doux ; car s'il avoit été corrosif, elle auroit couru des risques mortels. Au cas que mon sentiment paroisse hazardé, je consens de l'abandonner, pourvû qu'on m'accorde que cette perle n'a pas été dissoute sur le champ ; & si je viens à bout de le démontrer, il faudra toujours convenir de la fausseté de cette historiette.

La Nature étant aujourd'hui la même qu'elle étoit, il y a deux mille ans, il est certain que les perles d'autrefois ne différencioient pas de celles d'à-présent : ce sont comme les yeux d'écrévisses, les coraux & d'autres matieres de cette espéce, des substances absorbantes.

Or ces corps ne peuvent être dissouts dans un moment ; il est nécessaire, pour que le dissolvant agisse efficacement & avec célérité sur eux, qu'ils soient auparavant broyés, porphirisés & réduits en poudre insensible.

Donc le dissolvant de Cléopatre n'a jamais pû diviser, ni mettre en atômes imperceptibles sa perle, puisqu'elle

étoit entiere, & qu'une perle en cet état est dure, compacte, & qu'elle a un grand resserrement de parties qu'on ne sçauroit désunir qu'en la brisant. Donc la perle de Cléopatre a été broyée & réduite en poudre avant que son dissolvant ait agi sur elle & l'ait rendue liquide. Donc cette opération a été longue : donc il est faux que Cléopatre ait dissout sa perle en un instant.

Quelles peines les Interprétes & les Commentateurs n'ont-ils pas eues pour expliquer comment Moyse brûla le veau d'or ? Il ne régnoit pas seulement la moindre vraisemblance dans leurs conjectures & dans leurs raisonnemens. De la maniere dont ils ont parlé de cette opération, il sembloit que Moyse se fut servi de la cémentation, de l'amalgame, de l'étain, de l'antimoine, & même qu'il eut employé la simple calcination. Les Artistes peuvent décider si, avec de pareilles façons de travailler, ce Législateur auroit réussi à mettre en poudre le veau d'or, & à le fondre dans l'eau. C'est donc à l'illustre & au sçavant Mr Georges Ernest Stahl, qui professoit la Médecine à Halles, ville considérable d'Allemagne, & fa-

meuſe par ſon Univerſité, qu'on eſt redevable de la ſolution de ce problême. Il a prouvé dans la recette de ſon or potable, compoſé de trois parties de ſel de tartre, de deux parties de ſoûphre & d'une partie d'or, dont il réſulte un mélange appellé par les Chymiſtes foie de ſoûphre, qui pulvériſé & mis dans l'eau, y fond aiſément. Il a démontré que Moyſe a dû s'y prendre ainſi quand il pulvériſa le veau d'or pour le faire boire aux Iſraëlites, excepté cependant qu'au lieu de ſel de tartre, que Mr Stahl employoit dans ſon or potable, Moyſe ſe ſervit du natron, ou du nître des anciens dont l'Orient abondoit, & qui étoit d'une grande activité pour mettre les métaux en fuſion. Tous les Naturaliſtes ſçavent que le nître des anciens étoit entierement différent du nôtre. Nous ne le connoiſſons preſque pas ; & l'on met en queſtion, ſi le ſalpêtre d'aujourd'hui a été d'uſage dans l'antiquité. Le nître ou le natrum des anciens ne faiſoit pas de bruit ſur le feu, comme le ſel marin. Il ne ſe mettoit point non plus en fuſion ſur des charbons, de même que notre ſalpêtre. Il fuſoit ſeulement & formoit

des bulles, ainsi que le borax & l'alun : Les acides le faisoient bouillonner ; ce qui prouve qu'il étoit de la nature des cendres gravelées & du sel du tartre. Au reste, c'étoit un sel naturel, d'un goût amer. Il y en avoit de deux sortes; l'une de couleur de roses, & l'autre blanche. Les anciens se servoient de leur nître en guise de sel lixiviel, pour faire du verre & laver leurs habits. Le docte & célébre Mr de Tournefort rapporte dans ses voyages de l'Archipel, » que » près de Smyrne & d'Ephese, la terre, » en s'élevant au printems & en autom- » ne, forme beaucoup de petites émi- » nences ; que les habitans, pour laver » leurs habits, font une lessive de cette » terre, & qu'en versant de l'eau sur le » sel qu'ils en retirent, ils font du sa- » von, en la mêlant avec de l'huile. Ce nître des anciens est très - rare en Europe, & n'y est presque plus connu. Les anciens cependant s'en servoient beaucoup : ils en mettoient dans leurs nourritures ; ils l'employoient pour teindre, sur tout ils en faisoient un grand usage dans leurs bains. On n'ignore pas la quantité qu'il y en avoit chez les anciens ; ainsi la consommation

de ce nître devoit être excessive. Enfin des Auteurs assurent qu'ils en enduisoient leurs vases de terre.

Quoiqu'il en soit de l'opération du Législateur des Juifs, il est hors de doute que tout grand Métallurgiste qu'il pût être, il employa beaucoup de tems à la faire : car c'étoit, suivant le texte sacré, une masse énorme que ce veau d'or; puisque les Israëlites, après être sortis d'Egypte, le firent des dorures de leurs femmes & de leurs enfans. Quelque habile donc qu'ait été Cléopatre, quelque secret qu'elle ait eu pour dissoudre promptement les perles & les pierres précieuses, il n'en sera pas moins certain que sa perle n'a pas souffert de dissolution sur le champ. Mais je vais donner à ce prétendu point d'histoire tout l'éclaircissement qui dépendra de moi, afin que mes Lecteurs sçachent à quoi s'en tenir. Pour y parvenir, j'acheverai d'examiner le caractere de Cléopatre & celui de Marc Antoine.

Cette Souveraine, comme je l'ai déja fait voir, réunissoit mille talens aimables. Elle avoit l'art de tirer avantage de ses charmes & de son esprit souple & délié. Il y a lieu de croire que ses ex-

preſſions étoient flateuſes & engageantes. Elle avoit, ſans doute, une complaiſance étudiée dans ſes diſcours, qui ne pouvoient que ravir Marc Antoine ; ſa converſation devoit être variée à l'infini ; & quand la galanterie n'en étoit pas l'objet, elle rouloit apparemment ſur des propos amuſans & ſouvent curieux, tels qu'en produit la Chymie. On n'ignore pas ce qu'une femme ſpirituelle, pleine d'attraits & inſinuante, a de pouvoir & d'empire ſur un homme qui l'adore. Elle l'obſéde au point qu'il n'eſt plus le maître de lui-même : il ne voit rien que par les yeux de celle qui remplit entiérement ſon cœur. Cléopatre étoit voluptueuſe, & jamais mortel n'aima plus les plaiſirs que Marc Antoine : ce fut la ſource de tous ſes malheurs.

Marc-Antoine n'étoit qu'un guerrier : il avoit paſſé une grande partie de ſa vie dans les intrigues de Rome, & dans le tumulte des armes. Quand il ſervit en Egypte, ſous les ordres de Gabinius qui alloit ſecourir le Roi Ptolémée, il montra autant de bonté & de clémence que de bravoure. Il ſe livroit ſouvent à la débauche, maltraitant

tous ceux qui lui déplaisoient, & n'estimant que ses soldats ; il craignoit aussi peu les dangers qu'il aimoit les plaisirs. L'an 712 de Rome, 42 ans avant J. C. après la défaite de Brutus & de Cassius dans la Macédoine, il demeura quelque tems en Gréce : il s'y fit aimer. Il passa peu de tems après dans l'Asie mineure : il s'y livra à son penchant pour la volupté. Les ministres de ses plaisirs étoient autorisés par lui à vexer les peuples : sa conduite devint plus odieuse quand il appella Cléopatre. D'ailleurs ses vûes furent toûjours ambitieuses, il n'aspiroit qu'à être le maître du monde ; mais l'histoire ne nous le peint pas comme un génie supérieur, & encore moins comme un Philosophe, quoiqu'il en eut toûjours deux à sa suite, Lucilius & Aristocrate. La science hermétique n'étoit point connue à Rome, puisqu'elle ne commença à y avoir quelque réputation que sous Caligula, un des premiers Empereurs qui s'y appliqua pendant plusieurs années ; n'ayant pas réussi à trouver la quantité d'or qu'il cherchoit, & étant las des dépenses excessives & inutiles que ses travaux lui causoient, il y renonça. Ce

détail est inséré dans Pline, au chap. 4 du liv. 33 de son histoire naturelle. Qu'on regarde maintenant avec attention les deux portraits de Cléopatre & de Marc Antoine, & j'ose me flater que la conjecture que je vais hazarder ne paroîtra pas dénuée de vraisemblance. Seroit-il donc étonnant qu'au milieu de ces repas délicieux, tels qu'on en donna par exemple dans l'isle de Samos, quand Cléopatre y descendit avant la bataille d'Actium, ou à Alexandrie, après qu'Antoine eut perdu cette bataille; le lieu est indifférent pour mon sujet, tous les Rois d'Orient se trouverent successivement dans ces deux endroits, où on inventa les plaisirs les plus piquans, où les convives étoient toujours enivrés de joie & de vins exquis, où Cléopatre par sa présence enchaînoit tous les cœurs & les remplissoit d'admiration: seroit-il étonnant que dans un de ces festins voluptueux, elle proposa à Marc Antoine, pour le surprendre & lui montrer l'étendue de ses talens dans la science hermetique, dont lui ni ceux de sa suite n'avoient aucune idée, de dissoudre à ses yeux une de ses plus belles perles, de la

réduire en liqueur sur le champ, & de l'avaler. Marc Antoine frappé du discours de Cléopatre, la supplie de lui donner un plaisir aussi nouveau pour lui. Alors elle fait signe à un de ses gens qu'elle a déja instruit, d'aller chercher son dissolvant. Cependant elle met une perle devant tout le monde dans sa tasse : elle a l'art en même-tems de tourner la conversation sur une autre matiere ; chacun oublie le prestige dont elle vient de parler, afin de l'écouter attentivement : elle en profite pour retirer sa perle avec adresse. On apporte le prétendu dissolvant : on le lui donne furtivement ; & elle le verse vîte au fond de sa tasse. Un instant après, elle dit à Marc Antoine, avec un souris où régne l'amour : Regardes, Antoine, les effets de ma science. Voilà ma perle dissoute ; je vais l'avaler : c'est ainsi que ma tendresse pour toi me feroit sacrifier tous mes trésors afin de conserver ta vie. Le bon Marc Antoine & l'assemblée l'admirent, en prenant ce qu'elle assure pour une réalité. Si les anciens avoient leurs Comédiens, leurs Farceurs & leurs Pantomines, ils avoient de même des Joueurs de gobelets qui sçavoient esca-

moter auſſi adroitement que les nôtres ; & il paroît certainement que Cléopatre avoit appris de leurs tours. Il y a aujourd'hui en Europe pluſieurs femmes du caractere de cette Reine, qui feroient bien une ſemblable ſupercherie à quelques riches dupes dont elles ſeroient adorées, pour les enflammer davantage & pour garnir à leurs dépens leurs ecrins des plus précieux bijoux. Les Dames ſages & vertueuſes ne s'offenſeront pas de ma réflexion : elles ſçavent que Cléopatre n'avoit pas les mœurs trop pures. Quoiqu'elle aima la magnificence, en examinant de près ſes actions, on juge qu'elle fut avare. Elle fit faire à Marc Antoine, dont le cœur étoit naturellement bon, des choſes odieuſes pour avoir des richeſſes ; & c'eſt ce qui me confirme dans l'opinion où je ſuis, qu'elle n'étoit pas aſſez inſenſée pour perdre à propos de rien une de ſes perles qui lui ſervoient de pendans, & qui étoient d'une ſi belle eau, d'une forme ſi réguliere, & ſi groſſe, que celle qui reſta après ſa mort fut, au rapport de Pline, eſtimée dix mille ſeſterces, ou 625000 livres de notre monnoie. Elle paſſa entre les

mains

mains de César-Auguste, lorsque cette Reine eût rendu le dernier soupir. On raconte que ce Prince la fit scier, pour en faire deux pendans à la statue de Venus à Rome, après la victoire d'Alexandrie. Le prix de cette fameuse perle, sa séparation en deux parties par l'ordre de César, la dissolution que Cléopatre avoit faite de l'autre en un moment pour l'avaler, paroissent aux personnes sensées, instruites & éclairées, des récits fabuleux & exagérés par des Historiens. En allant de conjecture en conjecture, j'oserai encore avancer qu'elle ne posséda jamais la Pierre philosophale, ce qui prouveroit que cette chimere n'a jamais existé; car si les Prêtres d'Egypte avoient eu ce secret, on ne conçoit pas pour quelle raison ils auroient refusé de le communiquer à leur Souveraine. Si elle l'eut possédé, qui auroit pû l'empêcher dans ses Etats d'y travailler continuellement, d'accumuler richesses sur richesses, de renouveller & de perpetuer toujours des trésors immenses? au lieu qu'en lisant Plutarque dans la vie de Pompée & de de Marc-Antoine, & Appien au livre 5. des guerres civiles, on voit que Cléo-

patre étoit ſi voluptueuſe & ſi prodigue (qu'o ne s'y trompe point, la prodigalité eſt une eſpece d'avarice) : elle étoit ſi prodigue, que pour fournir aux dépenſes qu'elle faiſoit, Marc-Antoine fut contraint, pour la contenter, de porter la guerre dans les Royaumes & les Etats les plus remplis de richeſſes, afin de lui donner les dépouilles des Rois qu'il ruinoit. En approfondiſſant tous ces faits, on pourroit conclure que Cléopatre étoit un peu ſçavante dans quelques parties de la Philoſophie hermétique, ſans pourtant avoir jamais fait des opérations & des travaux qui fuſſent miraculeux. Peut-être encore que la ſcience hermétique n'étoit pas pouſſée auſſi loin chez les Egyptiens, qu'elle l'eſt en Europe depuis trois ou quatre ſiecles. Voilà mes conjectures, dont on fera le cas qu'on voudra. Je ne ſuis pas ſi jaloux de mes opinions, que je ne les ſoumette volontiers au jugement des perſonnes plus ſçavantes que moi.

SECONDE PARTIE.

JE crois avoir ſuffiſamment prouvé que Cléopatre n'a pas diſſout une perle ſur le champ. J'ai démontré que c'étoit plus faux, que véritable. Il me reſte à faire voir de quelle nature auroit été ſon diſſolvant, ſi réellement elle en eût employé un. J'expliquerai enſuite s'il ſeroit difficile d'en découvrir aujourd'hui un pareil, pour achever la même opération, ſuivant les regles & les loix de la Chymie.

Quand on a la ſage précaution d'écarter le merveilleux & les menſonges que tant d'Ecrivains, depuis l'antiquité la plus reculée, juſqu'à nous, ont inſérés dans les écrits qu'ils ont laiſſés, ſoit pour avoir ignoré les faits, ſoit par prévention ou par amour pour les choſes extraordinaires, ſoit en un mot pour altérer la vérité : en écartant donc tout ce qui peut l'obſcurcir, on ne court pas les riſques d'être trompé. En réduiſant Herodote au ſimple vrai-ſemblable, ſes ouvrages ſeroient d'une mince valeur.

Il en est de même de beaucoup d'autres Auteurs anciens & modernes. Que Cléopatre n'ait point dissout une perle en un instant, des Historiens n'ont pas moins exagéré ce fait. En le supposant vrài, quel fut donc le fameux dissolvant que cette Princesse employa. Presque tous les Ecrivains s'accordent à dire qu'elle se servit d'un vinaigre très-fort ; mais il n'est pas possible d'attendre de cette liqueur, quelque pénétrante qu'elle soit, un effet aussi prompt que celui de fondre sur le champ une perle. La Chymie depuis un tems immémorial est en possession des agens qui sont tous capables de dissoudre les mixtes, suivant leur nature, leur état, leur analogie & leur rapport. Je ne prétends point parler ici de ce dissolvant admirable que les Alchymistes cherchent & desirent si ardemment, & que selon toutes les apparences ils chercheront encore longtems avant que de le trouver. Suivant eux, ce dissolvant plus pénétrant que le tonnerre, doit disposer tellement les parties des métaux imparfaits, sans la moindre corrosion apparente, qu'elles ressemblent en tout point à l'or par leur pesanteur & leur couleur. Ils vantent

auſſi en termes ampoulés leur Medecine univerſelle. Si on les en croit, il n'y a point de maladies qui puiſſent tenir contr'elle ; ils n'héſitent pas de vous promettre que vous ne mourrez jamais, en faiſant uſage de leur remede miraculeux, ou au moins que vous vivrez des ſiécles complets ; ſans que votre ſanté ſoit altérée. J'ai vû dans les pays étrangers & en France tant de ces extravagans finir leur carriere de ſi bonne heure, malgré la prétendue excellence de leur medecine, qu'il faut être plus fou qu'eux, pour ſe fier à leurs promeſſes, qui tendent toutes à tirer de l'argent des dupes qui les écoutent. Je reviens aux diſſolvans dont j'ai parlé, & que la véritable Chymie reconnoît & adopte ; car alors l'art ſecourt la nature. L'eau régale ſeule diſſout l'or : l'eau forte diſſout l'argent & l'étain au moins une petite partie. Il n'appartient qu'à l'eſprit de vin de diſſoudre les réſines, comme à l'eau commune de fondre les gommes aqueuſes & les ſels. Le vinaigre diſſout le plomb, le cuivre, ainſi que l'étain après ſa calcination. Il eſt à remarquer que tous les métaux ſe diſſoudent plus aiſément, quand on les a réduits en pe-

tites parties, ou en lames très-minces. Les dissolvans alors exercent davantage leur action, parce qu'ils sont appliqués en même tems à plus de surfaces : il en est ainsi des autres mixtes ; car quels sont les effets & la suite d'une parfaite dissolution ? c'est de mettre un corps en molécules si fines, que les yeux ne peuvent les appercevoir, & qu'elles nagent dans le dissolvant. Les véritables Chymistes sçavent les conditions essentielles que doit avoir un dissolvant, pour qu'il attaque fortement un corps quelconque. La convenance avec les mixtes à dissoudre, n'être ni trop fort, ni trop foible, une suffisante quantité de dissolvant, prendre des précautions à cause des vaisseaux où les dissolutions doivent se faire : voilà en général les principales régles qu'il convient d'observer touchant les dissolvans. Les Artistes n'ignorent pas non plus qu'on peut en mêler plusieurs ensemble, & même les animer davantage par l'addition d'autres mixtes, quand il s'agit d'ouvrir & de pénétrer intimement certains corps. Tout ce travail dépend des vûes d'un sçavant Chymiste, soit qu'il procéde à des opérations du ressort de la Medecine, soit

qu'il ait d'autres intentions. Je supplie mes Lecteurs de me passer dans cette seconde partie de mon ouvrage quelques petits détails chymiques, qui peut-être leur paroîtront trop secs, mais que je n'ai pû me dispenser d'y insérer, à cause de mon sujet. J'aurai soin de les en dédommager par d'autres détails curieux, intéressans & variés qui appartiennent à la matiere que je traite.

Puisque les dissolvans n'agissent & ne s'insinuent que dans les corps de leur nature, je vais expliquer de quelle espece sont les perles. Je l'ai déja observé : ce ne sont que des substances absorbantes ; ainsi quel dissolvant leur opposera t'on ? Dans le cas où l'on raconte que Cléopatre s'est trouvée, elle n'a pû employer que le vinaigre simple ou distillé, ou le vinaigre séparé du cuivre par la distillation, que plusieurs Chimistes nomment esprit de Venus, quoique tous n'en conviennent pas, ou du vin, ou de l'eau simple, ce puissant dissolvant qui agit sur presque tous les corps, ou enfin du suc de limon bien dépuré. Le dessein de Cléopatre étant de boire sa perle dissoute, pour se faire plus admirer, elle n'aura pas assurément

recourut à des dissolvans tirés des métaux & des minéraux. Cette Princesse connoissoit trop leur nature & leur corrosion, pour s'en servir: la plûpart de ceux que je viens de nommer ne sont pas bons à avaller. Ils seroient même dangereux, principalement l'esprit de Venus, qui laisse une grande impression de son acrimonie dans les corps qu'il dissout. D'ailleurs, à qui persuadera-t'on que la voluptueuse Cléopatre, accoutumée à ne manger que des mêts aussi friands que délicieux, & à ne boire que des vins excellens & les liqueurs les plus agréables, ait pû se résoudre à avaller au moins plus d'un demi-septier de fort vinaigre? car on doit se ressouvenir que les Ecrivains racontent » qu'on servit » une tasse d'or pleine d'un fort vinai- » gre, qui étoit un prompt dissolvant. » Les Anciens ne faisoient usage que de tasses & de coupes profondes; ainsi celle où Cléopatre but sa perle fonduë, devoit tenir dix ou douze onces de ce fort vinaigre: mais si la tasse étoit toute pleine, comment cette Reine aura-t'elle achevé aisément la dissolution de sa grosse perle, sans que la liqueur passât entierement par-dessus les bords de sa

coupe? Que de fausseté dans tout ce récit! Elle n'aura pas employé non plus le vinaigre distillé : l'inconvenient seroit toujours le même pour le dégoût, & pour la quantité excessive ; la preuve en est, que quand les Medecins s'en servent dans quelques maladies, ce n'est jamais qu'à la dose d'une demie cueillerée : encore ce remede est-il peu en usage parmi eux. En accordant que Cléopatre a mis en œuvre le vin, l'eau ou le suc de limon adouci, il sera toujours certain qu'elle n'aura pas dissout sa perle dans un instant, parce que, suivant les loix de la chymie, il a fallu briser cette perle, la réduire en poudre impalpable, & la mettre dans un vaisseau, pour verser dessus le dissolvant; il a fallu ensuite placer ce vaisseau sur un bain de sable tempéré, l'y laisser au moins cinq ou six heures, agiter de tems en tems la matiere, la filtrer, & ajouter encore du dissolvant, pour achever de réduire entierement en liqueur cette grosse perle. Je demande s'il tombe sous le sens qu'on ait pû faire sur le champ à table, pendant un repas, une opération comme celle que je viens de décrire: car tout le merveilleux de cette prétendue

opération ne devoit consister que dans la célérité & la vîtesse du dissolvant à agir promptement. On m'objectera, peut-être, que le vinaigre de Cléopatre étoit d'une nature que nous ne connoissons pas ; qu'il pouvoit être si pénétrant, qu'à l'instant il produisoit son effet ; enfin que c'est un des secrets de l'antiquité qu'on a perdus, & que nous n'avons pas le génie de recouvrer. Toutes ces objections sont plus éblouissantes, que solides. 1°. J'ai déja prouvé, en citant l'or potable de Mr Stahl, que Moyse n'a pas eu d autre moyen de mettre en poudre le Veau d'or, que celui de ce grand Chymiste. 2°. Un dissolvant quelconque ne peut se tirer que des métaux, des minéraux & des végétaux. Suivant ce principe, il est faux que l'antiquité ait eu des dissolvans plus puissans que les nôtres : les anciens, par exemple, n'ont pas certainement connu l'eau régale, ni l'eau forte ; & c'est ce que je me propose encore de démontrer plus loin.

Or que Cléopatre ait employé un vinaigre simple, mais néanmoins très-fort, le vinaigre distillé, l'esprit de Venus, le vin, l'eau commune, le suc de

limons, ou des diſſolvans de la même eſpece, je ſerai toujours autoriſé à conclure, que, conformément aux loix de lachymie, cette Reine n'aura pû diſſoudre ſa perle dans l'inſtant. Preſque de nos jours, l'immortel Mr Boyle, ce fameux Anglois, l'oracle de la Phyſique expérimentale, & ſi profond Chymiſte, découvrit un diſſolvant tiré d'une ſubſtance auſſi ſimple, que commune. Il fit un extrait de pain qui agiſſoit ſur des corps plus durs & plus ſolides que pluſieurs minéraux, ſur le verre même, & qui fit pluſieurs effets, où l'eau forte ne faiſoit rien ; cependant cet extrait de pain n'étoit point corroſif, comme le ſont l'eau forte & les autres acides. J'ai préparé cet extrait, conjointement avec d'habiles Chymiſtes, ſuivant la recette qu'on en trouve dans le Dictionnaire des principes de l'art, du Docteur Harris : nous avons travaillé avec la plus grande exactitude à cette opération ; & enfin nous avons découvert, qu'il étoit vrai que ce diſſolvant produiſoit des effets aſſez ſenſibles ſur des métaux, ſur des minéraux & ſur d'autres mixtes, tels que le criſtal de roche & le marbre : cependant cette opération étoit très-lon-

gue, & ce diſſolvant agiſſoit fort lentement. Suppoſons que Cléopatre ait eu connoiſſance de celui-là, ou d'un autre ſemblable, il ſera toujours vrai que dans l'uſage qu'elle en fit, ſa perle ne fut pas diſſoute ſur le champ. 3°. Dire que le vinaigre ou le diſſolvant de cette Reine eſt un des ſecrets de l'antiquité qu'on a perdus, & que nous n'avons pas le génie de recouvrer, c'eſt faire encore une objection qui n'a pas plus de force que les précédentes.

A Dieu ne plaiſe pourtant que je veuille réveiller la fameuſe querelle au ſujet des anciens & des modernes, touchant la préférence qu'on doit accorder aux uns ou aux autres : Je ſuis plein de reſpect pour l'antiquité. J'avoue que, preſqu'en tout genre, nous lui avons de grandes obligations, mais auſſi nous ne ſommes pas à mépriſer. La queſtion ſeroit de ſçavoir ſi les anciens exécutoient plus facilement qu'aujourd'hui tout ce qui eſt du reſſort des ſciences & des beaux arts, & ſi cela leur procuroit plus d'avantages & de commodités que nous n'en avons. Je crois que toutes ces choſes pourroient ſe trouver aſſez égales, & qu'il ſeroit même permis d'avancer

que dans beaucoup de cas nous leur sommes supérieurs du côté de l'invention. Au reste, on ne peut nier qu'ils n'ayent découvert une infinité de secrets utiles à la société. Pline, sur le rapport des Auteurs payens, en fait un ample récit au liv. 7 de son Histoire naturelle, chap. 6. Il y parle » de l'invention des lettres, » des briques & des thuiles : il cite l'art » de bâtir des maisons, en employant la » scie, l'équerre, le plomb, la latte, la » colle & la tériere. Il nomme encore » celle de faire des ouvrages d'or, d'ar- » gent, de cuivre ou d'autres métaux, » de l'usage du bouclier, de l'épée, de » l'arc, des fléches, des bottes & autres » instrumens de guerre ; de la flute, de » la harpe & d'autres instrumens de mu- » sique ; de la charpente des vaisseaux, » de la navigation & de mille autres » choses. « Il est certain que les anciens étoient profonds aussi dans les méchaniques. Aulu-Gelle, sçavant litterateur, né à Rome, & qui vivoit sous l'empire d'Antonin pieux au deuxiéme siécle de l'Ere Chrétienne, dit dans le chap. 12 du liv. 10 de ses Nuits Attiques, » que » les Ecrivains ont rapporté qu'Architas » avoit une connoissance si étendue de

» la Méchanique, qu'il conftruifit une » colombe de bois qui étoit tellement » fufpendue par des contrepoids, & animée par le foufle d'un air renfermé & » caché dans la machine, qu'elle s'en» voloit d'elle-même. « Cet Architas étoit né à Tarente : ce fut un célébre Philofophe Pythagoricien qui s'adonna aux mechaniques. Il vivoit du tems de Platon dans le quatriéme fiécle avant l'Ere Chrétienne. Nos Hiftoriens n'oublieront pas fans doute de faire paffer à la poftérité le fameux Vaucanfon, dont les Automates que nous avons vûs de nos jours font fi merveilleux, qu'ils étonneroient les Architas, les Archimedes & les Pofidonius. Archimede avoit inventé un globe célefte qui parut admirable, au point que les peuples de fon tems foutenoient qu'il avoit montré plus de fçavoir en le repréfentant, que la Nature en le faifant. A l'égard de Pofidonius, fi l'on en croit Ciceron aux chap. 34 & 35 du liv. 2 de la Nature des Dieux, ce devoit être un homme d'un efprit fublime dans les méchaniques. » Que l'on porte en Scythie ou en Bre» tagne, dit ce prince des Orateurs la» tins, cette fphere que fit dernierement

» notre cher Posidonius, laquelle marque le cours du Soleil, de la Lune & des cinq Planettes, comme il se fait chaque jour & chaque nuit dans le ciel : qui doutera parmi ces barbares que l'esprit ait présidé à ce travail ? « J'ai averti dans ma Préface, que pour ne point ennuyer mes Lecteurs, je ne trancherois pas mal-à-propos du sçavant ; voici cependant une occasion où je ne puis m'empêcher d'étaler un peu d'érudition qu'on voudra bien me permettre. Je ne ferai paslong. Il falloit que les anciens Romains eussent une fort mauvaise opinion des Anglois de leur tems, & qu'ils les regardassent comme des peuples remplis de la plus cruelle férocité. Plusieurs de leurs Ecrivains ont lancé à ce sujet beaucoup de traits contr'eux. Ciceron les qualifie de barbares, & cet auteur né l'an 648 * de la fondation de Rome, & tué l'année 711 de la même fondation par la fureur de Marc Antoine&l'ingratitude d'Auguste,avoit eu le tems de lire les rélations qui parloient de ces peuples. Mais écoutons

* Quelques Auteurs respectables croyent qu'il est né le 3 de Janvier 647 de la fondation de Rome, environ 107 ans avant J. C. : mais l'autre datte paroit plus sûre à tous les Sçavans, & je l'ai suivie.

Horace : il étoit contemporain de Ciceron, puiſqu'il avoit 22 ans, quand cet Orateur fut aſſaſſiné, étant venu au monde l'an 689 de Rome. Ce modele inimitable des Poëtes lyriques & ſatyriques, dit au vers 33 de l'Ode IV. à Calliope, liv. 3 des Odes : » J'irai voir les Bretons » qui reçoivent inhumainement & avec » cruauté les étrangers. On ſent que cette apoſtrophe regarde les peuples qui habitoient alors la Grande Bretagne. Quoiqu'il en ſoit du préjugé des anciens Romains contre ces derniers, les choſes ſont bien changées depuis : car les Anglois de nos jours forment une nation des plus humaines, des plus généreuſes, & certainement des plus ſpirituelles de l'Europe. Les Anglois ont leurs défauts, leur entêtement, leurs préventions & leur ridicule ; mais chez quels peuples ne trouve-t'on pas les mêmes vices ? Si l'on ſuivoit mieux dans l'univers les principes de la charité fraternelle, il n'y auroit jamais de haines & d'inimitiés parmi ſes habitans. Je n'ai donc pas eu deſſein de déplaire à la nation Angloiſe que je reſpecte infiniment, quand j'ai cité les deux paſſages en queſtion. J'avoue cependant que je ſuis charmé de

de voir le bon témoignage qu'une foule d'Historiens non suspects rendent à nos ayeux sur la façon dont ils exerçoient l'hospitalité envers les étrangers. L'Abbé le Gendre qui a recueilli leurs sentimens, & qui n'aimoit point à déguiser la vérité, dit dans son ouvrage Des Mœurs & des Coutumes des François, en parlant de nos peres : Tous grossiers qu'étoient ces peuples, « ils se faisoient un plaisir d'exercer « l'hospitalité. Chaque maison étoit « une auberge. Le passant y étoit bien « reçû : on lui faisoit bonne chere à tous « les repas, & des présens à son départ. « Mes compatriotes ne me sçauront pas mauvais gré de ce point d'histoire qui représente au mieux la maniere affable, douce, honnête & prévenante avec laquelle nos ancêtres recevoient les étrangers, & qui assurément s'est perpétuée & conservée parmi nous plus qu'ailleurs. Je reviens à présent aux hommes qui se sont rendus celèbres dans l'antiquité. S'ils y ont brillé principalement par l'invention de plusieurs machines, comme les sphéres, les clepsydres ou horloges qui mesuroient le tems par la chute d'une certai-

ne quantité d'eau, & d'autres instrumens curieux ; de notre côté nous avons découvert l'usage & les propriétés de l'aiman, par le secours duquel nous parcourons maintenant les mers les plus orageuses & les plus éloignées, afin d'aller chercher dans des climats reculés mille trésors précieux. Nous avons trouvé & perfectionné l'Imprimerie, qui contribue tant au progrès des Sciences, les télescopes, & beaucoup d'autres choses imaginées au siécle passé & dans le nôtre, où les arts & les sciences sont si avancés, & où, peut-être, on a fait plus de découvertes que dans aucun âge du monde. Ces découvertes sont trop nombreuses & trop connues pour qu'il soit besoin d'en faire ici l'énumération. Je parlerai sur tout de celle de l'eau forte & de l'eau régale. Nous avons inventée & portée l'une & l'autre à un grand degré de perfection. Cela prouvera ce que j'ai déja soutenu, lorsqu'en citant les anciens j'ai assuré qu'ils nous étoient inférieurs du côté des dissolvans. En vain a-t'on allégué que Moyse avoit employé l'eau régale pour fondre le veau d'or ; la description que j'ai donnée de l'or

potable de Mr Stahl dément entiérement cette opinion. Tous les Auteurs au reste s'accordent à convenir qu'on ne découvrit l'eau régale & l'eau forte qu'en 1300. Depuis ce tems là jusqu'à nous, toutes les nations de l'Europe se sont appliquées à en rendre les effets extrêmement puissans. La poudre à canon qu'un Cordelier trouva au quatorziéme siécle, quoiqu'il paroisse que Roger Bacon, surnommé le Docteur admirable, l'ait découverte le premier. Ce Roger Bacon fut aussi un Cordelier Anglois. Il naquit en 1214, près d'Ilcester, dans le Comté de Sommerset. La poudre à canon, quelque meurtriere & quelque funeste qu'elle soit, est une des plus importantes inventions de la Chymie, & il n'y a pas de jours qu'on ne cherche à la perfectionner. Elle succéda au feu Grégeois, qu'on découvrit en 673, sous le régne de l'Empereur Constantin surnommé Pogonat ou le Barbu. On en fut redevable à Callinique, sçavant Mathématicien, habile Architecte & fort versé dans la Chymie. Le naphte & le soûphre étoient les principaux ingrédiens de ce feu qui brûloit dans l'eau. On

l'appella Grec ou Grégeois ; & Callinique en fit usage avec succès, puisque par son moyen il brûla la flotte des Sarrazins qui s'étoit refugiée dans le Port de Cysique. Il faut avouer que la découverte de ce feu Grégeois étoit très-ingénieuse pour se défendre contre des ennemis, & qu'elle dut étonner, ou plutôt épouvanter les Sarrazins, qui, selon toutes les apparences, ne s'attendoient pas à être inondés de ces déluges de feux. Je vais en montrer la force & l'effet, sans que cela m'écarte de mon principal objet, qui est la dissolution qu'on assure que Cléopatre fit de sa perle sur le champ.

Le naphte ou petrol, nommé par plusieurs Naturalistes bitume limoneux, bitume liquide, poix de terre, est une huile inflammable, subtile & minérale, d'une odeur très-forte. Ses couleurs sont différentes. Il y en a de jaune, de roux ou noirâtre & de blanc. Ce bitume se trouve presque dans tous les pays du monde. On en tiroit autrefois du lieu où étoit l'ancienne Babylone. On l'appelloit aussi huile de Médée, sur le récit fabuleux que Médée trempa la couronne & la robe de Créonte sa fille

dans cette huile bitumineuse, & qu'elle la brûla par ce moyen. On en recueille à Sumatra, une des trois grandes isles de la Sonde, située dans la mer des Indes, & séparée de celle de Java par le détroit même de la Sonde ; on en recueille une espece fort célébre, que les Indiens appellent dans leur langue huile de terre, & qu'ils estiment beaucoup. Le naphte d'Italie est une autre espece de pétrol, ou d'huile claire qui découle d'un rocher situé sur une montagne vers Montfestin, dans le Duché de Modene. Tout ce pays paroît rempli de cette huile bitumineuse. Elle est tantôt noire, tantôt verte, tantôt rouge & tantôt blanche. On donne la préférence à la derniere. Le naphte est aussi fort commun en France. L'Auvergne en produit auprès du puits de Pége une si grande quantité, qu'il s'éleve hors de la terre & qu'il incommode extrêmement les passans, parce qu'il s'attache à leurs souliers : aussi le nomment-ils l'excrément du diable. On en trouve encore dans le Languedoc, aux environs du village de Gabian, qui n'est pas éloigné de Beziers. Il est important d'observer que que tous ces naphtes ou bitumes sont

de la nature du souphre : ils s'enflamment facilement. C'est pourquoi on s'en sert dans différens pays pour s'éclairer à la place d'huile.

Le soûphre que les Grecs employoient autrefois dans toutes leurs expiations, & auquel ils donnoient un nom qui signifioit quelque chose de sacré, est une matiere minérale, coagulée, friable, séche, solide, grasse & vitriolique. Comme le soûphre contient les mêmes principes que le vitriol, il y a grande apparence que c'en est un exalté naturellement dans la terre, par le moyen des feux souterrains. Le soûphre s'enflamme aisément, en ne touchant même que les charbons ardents. Lorsqu'il est allumé, il rend une flamme bleue, une odeur pénétrante, forte, acide & nuisible aux poûmons; mais la Chymie & d'habiles Médecins ont trouvé le moyen d'en faire des remédes admirables pour rétablir la santé dans de certaines maladies. Il y a du soûphre naturel & du souphre factice. Le naturel est de deux especes; l'une est transparente, & l'autre paroît opaque. Le soûphre transparent a une couleur d'or citrine, tirant sur le verd. On en trouve

beaucoup dans les mines d'or du Perou & même en Suiſſe, auprès de Bex, dans le canton de Berne. Le ſoûphre opaque eſt en maſſes dures, de couleur citrine, un peu verte & brillante. Il eſt encore ſous la forme de mottes de terre ou d'argile, de couleur de cendre. Cette eſpece eſt commune au pied des montagnes qui jettent du feu, comme le mont Veſuve au Royaume de Naples, le mont Etna en Sicile, & le mont Hécla en Iſlande, qui eſt une très-grande iſle au nord de l'Europe. On prépare de différentes manieres le ſouphre qui a paſſé par le feu & qu'on nomme factice. On le retire dans quelques endroits, de certaines eaux que l'on fait bouillir, comme auprès de Bude, ville capitale de la baſſe Hongrie, aux environs de laquelle on trouve communément des ſources d'eaux chaudes. On retire quelquefois le ſouphre d'une terre argilleuſe, blanche ou griſe, telle qu'il y en a dans la campagne de Rome. Enfin on retire le ſouphre de certaines pyrites ou pierres à feu, qu'on trouve dans la terre & qui reſſemblent à la mine de plomb. Le pays de Liege en fournit extrêmement.

Il est aisé de comprendre, après ce détail, que quand Callinique eut réfléchi sur ce qu'il vouloit faire, en unissant ensemble le naphte, le souphre & d'autres matieres inflammables & volatiles, comme le camphre qui entroit aussi dans sa composition, & qui est une espece de résine légere, si prompte à s'enflammer & si combustible, qu'elle brûle sur l'eau où elle nage, y conservant sa flamme & s'y consommant entierement. Les Artificiers l'employent même encore dans la matiere de leurs feux On conçoit donc facilement qu'il devoit résulter du mélange préparé par Callinique, un feu rapide, terrible & pénétrant qui causoit un affreux ravage, en consumant tout ce qu'il touchoit, sans qu'on pût l'éteindre avec quelque liqueur que ce fut, excepté, dit-on, le vinaigre. Mais c'est encore un conte & une historiette. Car comment des Sarrazins, peuples grossiers & ignorans, qui ne connoissoient pas la nature du feu Grégeois, auroient-ils songé à recourir au vinaigre plutôt qu'à une autre liqueur pour en arrêter les progrès. D'ailleurs, quelle quantité prodigieuse & inouie de vinaigre n'au-

roit-il pas fallu avoir, afin de remédier aux dégats épouvantables que faisoit ce feu dévorant par tout où il tomboit ? Il y a plus : les machines de l'invention de Callinique, où cette matiere infernale étoit renfermée, contribuoient aussi à en rendre l'effet d'une extrême violence, par l'élasticité & les ressorts d'un air comprimé & caché qui cherchoit à se dégager. Le Président Cousin rapporte dans son Histoire Romaine, en parlant d'une ville assiégée, que les habitans qui la défendoient, incommodoient beaucoup leurs ennemis par la quantité de naphte qu'ils jetterent sur eux avec de certaines machines.

Voilà de ces faits nullement douteux, ausquels on peut ajouter foi, parce que la Chymie en donne des raisons valables & des preuves convaincantes ; au lieu que le récit fabuleux de la perle de Cléopatre, dissoute en un instant, ne sçauroit souffrir cette épreuve rigoureuse, attendu son impossibilité, ou pour mieux parler, sa fausseté. Si elle a travaillé à cette dissolution, elle a dû se conformer aux régles & aux loix de la Chymie ; ainsi elle a été obligée

d'employer le tems néceſſaire pour en venir à bout. Je dis plus: quand même elle ne l'auroit faite que groſſiérement, il aura toujours fallu qu'elle broye, qu'elle pulvériſe ſa perle, & qu'avant de la boire elle l'agite dans ſa coupe, à peu près comme on remue aujourd'hui dans un gobelet une poudre purgative ou fébrifuge qu'on veut avaler avec une liqueur. Si Cléopatre s'y eſt priſe de cette façon, aſſurément Marc Antoine & ceux de ſa ſuite avoient l'eſprit furieuſement bouché pour traiter de merveilleuſe cette opération, & les Ecrivains qui nous en ont tranſmis le détail étoient ou bien bornés pour l'avoir admirée, ou de grands impoſteurs, quand ils ont oſé avancer qu'elle avoit été faite en un inſtant. Au reſte, ce ne ſont pas les ſeuls menſonges de cette eſpéce qu'on lit par tout. Cléopatre ſçavoit aſſez de chymie: elle pouvoit poſſéder des recettes curieuſes, j'en conviens; mais elle n'a jamais eu le pouvoir de déranger les loix de la nature ni celles de l'art, non plus qu'une infinité d'autres prétendus Chymiſtes qui ſont venus après elle. Selon mes conjectures, elle a voulu étonner Marc

Antoine & sa Cour par quelque chose de singulier, de nouveau & d'extraordinaire. Ainsi le dissolvant, qu'un de ses gens lui apporta, supposons encore une fois qu'elle ait voulu faire semblant de dissoudre sa perle, ce dissolvant n'étoit qu'un verre de vin exquis ou une limonade préparée dans les offices de son palais, qu'elle versa promptement au fond de sa coupe, après en avoir tiré sa perle avec adresse. Marc Antoine & ses Courtisans, qu'elle avoit eu la précaution d'amuser auparavant par des discours ingénieux, admirent cette Reine qui boit à leurs yeux la perle qu'ils croyent entiérement dissoute; & son Amant redouble pour elle ses feux, son amour & sa tendresse. On n'ignore pas qu'avant & après la bataille d'Actium, cette adroite Egyptienne qui avoit une fertilité d'esprit admirable, s'appliquoit à enchanter Marc Antoine, en le menant de plaisir en plaisir, afin de régner absolument sur ce grand homme. Voilà, à n'en pas douter, où se réduit toute l'histoire, ou plutôt le conte de la dissolution de cette fameuse perle qui trouve aujourd'hui des admirateurs, principalement parmi

ceux qui se donnent pour des docteurs en Chymie, gens bornés qui ne croient que le fabuleux & qui osent cependant parler de cette science en hommes profonds & éclairés. On doit donc conclure hardiment, que si de nos jours l'on proposoit dans une partie de table & de bonne chere de dissoudre sur le champ une perle, personne n'y réussiroit avec un dissolvant quelconque, acide, ou doux, à moins qu'on n'y mit le tems & les soins que demandent les principes, les loix & les régles de la véritable Chymie. Si l'on veut escamoter, à l'exemple de Cléopatre, & annoncer quelque prestige de cette science devant des personnes qui n'y entendent rien, j'avoue qu'on peut faire aujourd'hui, dans un repas brillant & voluptueux, le même tour que fit cette subtile Souveraine. Nous ne manquons point malheureusement de pipeurs, de charlatans & d'imposteurs; mais quel rolle jouent-ils en face des vrais Artistes!

Cette fable de la perle de Cléopatre, dissoute dans un moment, fait naître beaucoup de réflexions touchant l'abus qui régne trop souvent dans la

Chymie & dans quelques parties de la Physique, qui dégénérent en pure charlatanerie, sans qu'il en résulte aucune utilité. Il y a long-tems que des hommes fort sensés s'en plaignent, & qu'on souhaite de ne voir travailler à des opérations avantageuses au public, que de bons Artistes remplis de science & de lumieres. L'Electricité, si merveilleuse par tous les phénomènes qu'elle nous présente, les torrens de flamme & de feu que répandent les corps sur lesquels elle agit, ont droit de me surprendre : j'aime à entendre un habile Physicien m'en expliquer, quoique conjecturalement, les causes; mais je suis chagrin de voir que la Foire s'en soit emparée, que des Baladins & des Farceurs en fassent publiquement les expériences & les opérations. Nous ne devons jamais perdre de vûe la raison, parce qu'elle nous ménera toujours à l'utile. Je désirerois donc qu'on ne s'occupât jamais en Chymie de ces sortes de choses faites seulement pour contenter des curieux. Sous ce nom-là on ne croiroit pas combien il y a d'ignorans répandus dans le monde. La foule en est inombrable en Chymie &

en Phyſique. Feu Poliniere & le célébre Abbé Nolet d'aujourd'hui, ont fait, malgré leurs grands talens, plus de demi Sçavans dans la Phyſique, qu'ils n'ont réellement formés de vrais Phyſiciens. D'ailleurs, quoi de plus inutile à la ſociété que cette multitude de gens ſuperficiels ! Ce n'eſt pas que je prétende qu'on doive abſolument négliger de s'inſtruire de certaines choſes curieuſes, quoiqu'elles ne renferment rien de profitable ; elles nous montrent au moins les profondeurs de la ſageſſe divine & les bornes de notre eſprit : par conſéquent ſoyons ſobres ſur nos recherches, car il y en a qui ne peuvent nous procurer la moindre félicité ; & il eſt de notre intérêt de bien employer tous les inſtans de la vie.

Ces réflexions me méneroient inſenſiblement à paſſer en revûe toutes les folies contenues dans les ouvrages de preſque tous les Alchymiſtes, & qui ont fait tant de dupes & d'inſenſés : on verroit par ce détail à combien d'extravagances l'eſprit humain eſt ſujet. Comme cet examen me conduiroit trop loin, & que leur délire eſt à peu près le même, je ne citerai que quelques-uns

d'eux. Il y a encore des foux & des faux Chymiſtes qui élévent juſqu'au ciel le ſçavoir ridicule de David Planis de Campi, qui ne fut jamais qu'un fourbe & un inſigne ignorant. Nous avons tous ſes ouvrages imprimés en François en 1646, *in-fol.* Ses admirateurs croyent qu'il a eu le ſecret du grand œuvre, & qu'en méditant ſur ce qu'il en a écrit, ils trouveront la Pierre Philoſophale. Ils font leurs délices des réflexions de ce fanfaron de la ſcience hermétique. Ils reſpectent auſſi la mémoire de Duchêne Sieur de la Violette, Médecin de Henri IV, mort à Paris en 1609, & que Guy Patin a ſi fort maltraité, avec quelque raiſon, dans ſes lettres. Il ſeroit à ſouhaiter que toutes ſes déclamations euſſent toujours été auſſi bien fondées que celle qu'il fit contre ce Duchêne. On ne ſçauroit rien lire de plus obſcur, de plus pitoyable & de moins ſenſé que preſque tous les ouvrages du dernier. Ce qu'il a écrit touchant la Palingéneſie, ou la réſurrection des plantes par leurs cendres, qui eſt un travail auſſi frivole que celui du grand œuvre, trouve encore des Panégyriſtes & des Sectateurs qui s'y appliquent, ſans rien dé-

couvrir qui puisse les dédommager de leurs peines. Ils ont lû dans quelques Auteurs à secrets merveilleux, comme l'étoit Duchêne, que les sels contiennent les idées, la figure & le phantôme des plantes dont ils sont extraits; en voilà assez pour qu'ils consacrent tout leur tems à cette opération, qui est d'autant plus extravagante, que quand même elle seroit possible, ils n'en retireroient aucun avantage. Baile, au sujet de ce Joseph Duchêne, dit dans son Dictionnaire d'après Gaffarel, Auteur du livre des curiosités inouies, & impudent menteur : » Mr Duchêne Sieur de » la Violette, un des meilleurs Chymistes » que notre siécle ait produit, rapporte qu'il avoit vû un très habile Polonois, Médecin de Cracovie, qui conservoit dans des fioles la cendre de » presque toutes les plantes dont on » peut avoir connoissance, de façon » que lorsque quelqu'un, par curiosité, » vouloit voir, par exemple, une rose » dans ces fioles, il prenoit celle dans » laquelle la cendre du rosier étoit gardée, & la mettant sur une chandelle » allumée, après qu'elle avoit un peu » senti de la chaleur, on commençoit » à

à voir remuer la cendre, puis étant « montée & dispersée dans la fiole, on « remarquoit comme une petite nuë « obscure qui se divisant en plusieurs « parties venoit enfin à représenter une « rose si belle, si fraîche & si parfaite « qu'on l'eut jugée être palpable & odo- « rante comme celle qui vient du rosier. « Baile ajoute plus bas, » que ce sçavant « homme ayant tiré le sel de certaines « orties brûlées & mis la lessive au serein « en hiver, le matin il la trouva gelée, « mais avec cette merveille que les es- « péces des orties, leurs formes & leurs « figures étoient si naïvement, & par- « faitement représentées sur la glace, « que les vivantes ne l'étoient pas « mieux. »

Sur la foi d'un pareil Ecrivain que Duchêne & d'autres Auteurs de sa sorte, des cerveaux creux se repaissent de toutes leurs rêveries; ils les adoptent, & leur tems se passe à vouloir les exécuter. Qui a jamais oui parler de serein en hiver? Des véritables Chymistes, des profonds Physiciens n'auroient pas ignoré que ce qui cause le serein, sont des éxhalaisons chaudes que la terre, durant des jours d'été très brûlans,

a pouſſées dans l'air & qui y retombent après le coucher du ſoleil. Mais il ne faut eſpérer ni méthode, ni vérité, ni obſervation exacte, dans ce qu'ont avancé & ce que diſent des hommes de cette trempe. Je ſuppoſe un inſtant que cette réſurrection des plantes & même des animaux, comme d'autres inſenſés l'aſſurent auſſi, puiſſe avoir lieu, qu'en réſulteroit-il de bon & d'utile? Voir une vapeur paſſagere de feuille, de fleur, d'oiſeau renfermée dans une fiole, où cela conduira-t'il un Philoſophe éclairé? D'ailleurs, de quoi s'agit-il? Cette plante ſortie de ſes cendres, ſera-t'elle en état de végéter & de produire de la ſémence? Cet oiſeau qui paroît reſſuſcité, après qu'on l'a broyé, pilé, calciné, aura-t'il du mouvement? chantera-t'il? pourra-t'il perpétuer & continuer ſon eſpéce? Si l'on en croit les partiſans de la Palingénéſie, ils ſont en état d'opérer de plus grands miracles. Selon eux, n'ayons aucune inquiétude du retardement des ſaiſons; quand ils voudront ils feront régner chez nous, au milieu des plus rigoureux hivers, un printems doux & agréable. Si le froid

donne la mort à ces oiseaux charmants qui nous plaisent par la beauté de leur chant & par celle de leur plumage, en se servant du secret de la Palingénésie, ils leur rendront bien-tôt la vie. Qu'ils ayent seulement des œufs de tous les poissons exquis qui vivent dans la mer & dans les rivieres, qu'on ne s'embarasse point si le tems est contraire à la pêche, il nous feront manger toujours des vives, des rougets, du saumon frais & des truites. Quelle source de plaisir & de volupté ! Dès qu'on le desire & qu'on a le bonheur d'être en relation avec un Adepte de la Palingénésie, on est sûr en tout tems de faire bonne chére en poissons. Sa connoissance devient aussi utile que celle d'un chercheur de Pierre Philosophale, quand on a besoin d'argent. Ironie à part, je prévois qu'on m'objectera que de grands Physiciens ont crû la Palingénésie possible, & que parmi eux le P. Kirker, fameux Jesuite Allemand, qui vivoit au siécle passé, y a ajouté foi en se déclarant pour elle. Je l'accorde : mais en le suivant de près, on verra qu'il se contredit lui même au sujet de cette opération & du moyen de la conser-

ver. Ce Religieux qui étoit d'ailleurs un Philoſophe profond, a compoſé un ouvrage intitulé le Monde Souterrain, où on lit la recette du ſecret de la Palingénéſie. Après avoir expliqué au long la maniere d'y parvenir & qui eſt entiérement impraticable, je m'en rapporte aux ſçavans Artiſtes qui l'ont éxaminée & auſquels on ne ſçauroit en impoſer. Ce Pere dit expreſſement : » Enfin une pouſſiere bleuë doit ſe for- » mer ; c'eſt d'elle & par le moyen de » la chaleur qu'on voit paroître un » tronc, des feuilles & des fleurs qui » s'évanouiſſent tout à fait dès que la » chaleur ceſſe. » Cependant on lit dans un autre ouvrage de cet Auteur, » qu'étant à Rome, il garda pendant » dix ans une fiole à long cou, bouchée » hermétiquement, où étoient les cen- » dres d'une plante qu'il reſſuſcitoit » toutes les fois qu'on l'en prioit ; que » même il fit voir cette merveille à » Chriſtine Reine de Suéde en 1657. » Mais que par malheur ayant oublié » cette fiole ineſtimable ſur ſa fenêtre, » elle fut briſée par une gelée qu'il y eut » pendant la nuit. Comment croira-t'on que le P. Kirker, qui connoſſoit tout

le prix de la fiole où ſon tréſor étoit renfermé, qui lui avoit dû coûter tant de ſoins, de peines & de travail, qu'il poſſédoit depuis dix ans, qui ne s'accommodoit que de la chaleur; comment fera-t'on croire qu'il a oublié cette fiole ſur une fenêtre pendant la nuit, où elle fut briſée par une gelée? Voilà, il faut l'avouer, une étrange diſtraction, ou plûtôt, tout ce récit eſt fabuleux! J'en fortifie la preuve de ce qu'il convient lui-même n'avoir jamais oſé répéter une ſeconde fois cette opération. Pourquoi, lorſqu'on eſt ſûr de ſon fait, ne pas recommencer une choſe qu'on a déjà exécutée? Que tout cela eſt ſuſpect de faux, & me ſemble éloigné de la vérité! Au reſte le Pere Kirker a eu comme les autres Philoſophes ſes erreurs & ſes préventions. De zélé Alchymiſte, qu'il fut d'abord, il devint enſuite un des plus redoutables adverſaires de ceux qui l'étoient. Dégouté apparemment d'un travail auſſi frivole qu'inutile, cela le rendit de mauvaiſe humeur. Les écarts des grands hommes ſont plus préjudiciables qu'on ne penſe en matiére d'arts & de ſciences. Lorſqu'ils s'éloignent de la vérité,

ceux qui les prennent pour leurs modéles courent les risques de toûjours se tromper. Je ne me lasse pas aussi de relire avec un plaisir nouveau ce que l'ingénieux Erasme dit dans un endroit de son excellent Eloge de la Folie, où il s'explique en ces termes : » Je ne puis » exprimer combien j'estime Pythago- » re transformé en coq. Par la vertu de » la métampsycose, il avoit passé par » toutes sortes de conditions : homme, » philosophe, femme, roi, particulier, » poisson, cheval, grenouille ; je crois » même qu'il avoit été éponge. Après » toutes ces transmigrations, il déclara » l'homme le plus malheureux des ani- » maux : tous les autres, c'étoit-là sa » raison, s'en tiennent uniquement à la » nature ; l'homme seul veut aller plus » loin. En effet, lorsque Descartes, ce sublime génie qui illustrera toujours la France, donna son systême absurde sur l'ame des bêtes, & que de sa propre autorité il les déclara toutes des automates ou des machines, pourroit-on nier qu'il n'étoit pas en délire quand il l'enfanta ? Avoit-il médité sérieusement sur son ouvrage avant que de le rendre public ? Avoit-il examiné à fond tout

ce qui se passe chez les animaux, & qui manifestent mille choses de sentiment admirables & inexpliquables, qu'on ne sçauroit attendre de simples machines ? Cependant, à l'abri d'un nom aussi fameux que celui de Descartes, son systême fut en vogue pendant long-tems : il trouva force partisans qui prirent même sa défense avec chaleur contre ses adversaires. Ce phantôme enfin s'est évanoui ; & aujourd'hui qu'on a réfléchi plus profondément sur toutes les actions des animaux, on est bien revenu de l'erreur étrange où l'on étoit de les regarder comme des machines dépourvûes d'intelligence. M. Boile, cet illustre Philosophe Anglois, raconte au chapitre quatriéme de la Nature déterminée des exhalaisons, une histoire qui prouve la sagacité prodigieuse des bêtes. » Une personne de qualité, dit-il, voulut « éprouver si un jeune limier étoit bien « instruit. Il envoya un de ses gens à « une ville éloignée de quatre mille de « sa maison, & lui commanda d'aller « de-là à une autre ville encore éloi- « gnée de trois autres milles. Le chien, « sans avoir vû l'homme qu'il devoit «

» aller chercher, ſuivit ſes traces, gui-
» dé uniquement par l'odorat, & le
» trouva nonobſtant le grand nombre
» de perſonnes qui alloient au marché
» de ladite ville, & de voyageurs qui
» en arrivoient. Quand il y fut, il paſſa
» droit par les ruës, ſans s'arrêter aux
» gens qu'il rencontroit; & il courut
» ſans relâche jusqu'à ce qu'il eut at-
» teint la maiſon où étoit l'homme
» qu'il cherchoit. Il le trouva dans une
» chambre haute de la maiſon, au
» grand étonnement de ceux qui l'a-
» voient ſuivi.

Tout ce qu'on a lû auparavant cette hiſtore de M. Boile, que j'ai racontée exprès, afin de prouver la pénétration des animaux, montre évidemment les écarts de l'eſprit humain. Pour corriger ſes égaremens, il faut les attaquer par l'abſurdité & le ridicule qui en ſont inſéparables. C'eſt ce que je vais continuer aux dépens des Alchymiſtes & des partiſans de la Palingénéſie; car ceux-ci m'objecteront encore, que je ne ſçaurois refuſer de la croire certaine, puiſqu'on voit en Chymie des végétations ſi ſemblables à la nature, témoin l'arbre de Diane,

composé d'une partie d'argent de coupelle dissoute dans trois parties d'eau forte. On les met dans un vaisseau de terre, qu'on place sur un feu de sable. On y donne un petit feu, jusqu'à ce que la moitié de l'humidité soit évaporée. D'un autre côté, on fait chauffer dans un vaisseau trois parties de vinaigre distillé : on le verse chaud sur l'autte matiere ; on remue ce mélange, qu'on laisse reposer pendant quarante ou cinquante jours ; il se formera un arbre qui montera jusqu'à la superficie de la liqueur. Ma réponse à Messieurs les Palingénésistes sera courte. Je leur dirai que je mets du pair cette opération avec toutes celles de la Palingénésie. Elle ne mérite pas en effet qu'on y fasse attention, parce qu'elle n'est d'aucune utilité, & qu'il y a de la folie à employer quarante ou cinquante jours pour n'acquérir & n'avoir qu'une mince végétation, ou plutôt une cristallisation souvent plus confuse, que belle & distincte. Malgré les explications que deux hommes infiniment respectables en Chymie, M^rs l'Emery pere & Homberg, se sont efforcés de donner de ce phénoméne inutile, j'a-

dopte & j'aime mieux le raisonnement du sçavant M. de Senac, qui parle en ces termes, dans le second volume de son Cours de Chymie. » Il est très-
» difficile d'expliquer comment cet ar-
» bre se forme; car pour cela il faut
» que la premiere partie qui fait la
» baze du corps de l'arbre, attire les
» autres parties. Non-seulement elle
» doit les attirer, mais il faut qu'elle
» pousse d'un côté plus que de l'autre;
» car autrement les parties qui se joi-
» gnent à elles pourroient s'arranger
» en boules, au lieu qu'elles forment
» un cylindre, &c. Cet habile homme convient lui-même dans la suite de son discours, sur cette opération, qu'elle n'est d'aucune utilité, & qu'elle ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête; d'où je concluerai toujours, que tous ces prétendus miracles de la Palingénésie, & les autres de pareille espece, ne sont ni assez importans, ni assez avantageux, pour engager des esprits raisonnables à s'y appliquer & à en faire leur plus sérieuse occupation. N'avons-nous pas encore tant de choses excellentes à rechercher dans les trois familles du monde élémentaire, qui nous procu-

reroient mille biens précieux. Le zèle & les travaux de nos Philosophes & de nos vrais Sages, ne doivent-ils pas se ranimer pour tâcher de les découvrir ? Voyons si les Malpighy, les Leeuwenhœk, les Ray, les Grew, les Tournefort, les Dodart, les Reaumur, & tant d'autres grands Physiciens & profonds Naturalistes des pays étrangers & de la France, se sont jamais occupés des chimeres que je combats, & si pendant le cours de leur vie, ils ont donné un seul instant à des folies, comme celles du grand Œuvre & de la Palingénésie. En revange, quelles obligations ne leur avons-nous pas de cette quantité de découvertes utiles qu'ils ont faites dans les Plantes, & qui véritablement sont si nécessaires à la Societé ? Mortels dignes des plus grands éloges, & dont le nom durera autant qu'il y aura des hommes capables de réfléchir, d'aimer la belle Nature & d'admirer ses merveilles. Quelle différence de lire les ouvrages & les observations extravagantes d'un Planis de Campi, qui n'étoit qu'un effronté Charlatan, sans mérite & sans talens, qui tient les esprits continuellement à la gehenne,

quand on cherche à le comprendre : quelle différence entre les écrits de ces misérables Alchymistes, de tous ces ignorans imposteurs, & ceux des illustres Sçavans dont je viens de parler. Ceux - là vous trompent toujours, & ceux-ci ne cessent point de vous instruire. Sans Malpighi nous ne sçaurions pas que la nécessité de la respiration est si grande & son usage si étendu, que dans les divers ordres des créatures vivantes, la Nature a inventé des instrumens que nous appellons des poûmons, diversifiés dans tout, mais d'une nature semblable. C'est ainsi que s'explique cet habile homme, à la page 15 de ses ouvrages anatomiques des Plantes. Faisant observer ensuite l'appareil d'organes qui servent à la respiration dans les divers genres d'animaux, il continue son discours de cette maniere : » Mais » dans les plantes qui tiennent le pre- » mier rang après les animaux les moins » parfaits, il falloit un si grand nombre » & une telle production de poûmons, » pour que toutes les parties de la plan- » te, si vous en exceptez l'écorce ; en » reçussent quelque influence ; les plan- » tes étant donc vraisemblablement

des créatures vivantes , attachées « à la terre & pouſſant des racines dans « ſon ſein. C'eſt d'elle, ou plutôt de l'eau « & de l'air mêlés enſemble & filtrés à « travers la terre , qu'elles reçoivent la « matiere qui ſert à la reſpiration ; leurs « poûmons ſont remplis par l'exhalai- « ſon qui s'éléve de la terre & qui entre « dans les extrémités des racines. Ces « poûmons ou vaiſſeaux qui contien- « nent l'air ſont viſibles : ils paroiſſent « ſenſiblement dans la feuille de la « ſcabieuſe & de la vigne, lorſqu'on « en arrache les principaux nerfs , ou « les groſſes fibres. On voit entre deux « les poûmons en forme de ſpirales un « peu détortillés & ſemblables aux fils « d'une toile d'araignée. On peut voir « la figure de ces poûmons dans l'anatomie des plantes du Docteur Grew , tab. 51 , 52.

Je demande maintenant , ſi l'on trouve dans les écrits nombreux des Trompeurs que j'ai cités plus haut , des obſervations & des découvertes d'une auſſi grande conſéquence que celles-là ? Mais puiſque je ſuis en train de rendre compte de leurs extravagances, je vais en préſenter d'une

nouvelle eſpéce. Il y a eu de ces hommes qui ont oſé avancer, que la tranſmutation des plantes étoit poſſible. Eſt-il croyable qu'on ait pouſſé le délire juſques-là ? C'eſt pourtant ce qu'occaſionne l'amour inſenſé du merveilleux. On lit dans la vie de Malpighi, qu'il y eut une grande diſpute entre lui & un certain Triumphetti, Inſpecteur du Jardin de Rome. Celui-là ſoutenoit que par la tranſplantation, par le défaut de nourriture, ou par quelqu'autre métamorphoſe, les plantes dégénéroient en d'autres. Il en citoit pluſieurs exemples ; ſurtout celui du froment changé en yvraie, & de l'yvraie changée en froment. Malpighi répondit à cette objection ce qui ſuit : « Juſqu'ici on » n'eſt pas bien aſſuré de la fidélité, » ou du ſuccès de cette expérience. » Cette métamorphoſe n'a réuſſi ni à » moi ni à mes amis, qui l'avons ten- » tée inutilement. Quand même on la » ſuppoſeroit véritable, comme elle » n'eſt fondée que ſur une culture né- » gligée, ſur quelque qualité nuiſible & » contraire du terroir, du climat, on » ne ſçauroit rien inférer pour le cours » ordinaire de la nature, d'un état de

maladie, ou de la production d'un « monstre. » Telle est la méthode des vrais Philosophes : Ils ne précipitent jamais leurs décisions qu'ils n'ayent tout éxaminé scrupuleusement, & en prenant toujours l'expérience pour leur Boussole. J'ai rapporté exprès la réponse du sçavant Malpighi, parce qu'on y découvre clairement son opinion sur la transmutation des plantes. Qui pourroit à présent ne pas déplorer l'extravagance des hommes ? Les uns prétendent changer en or les métaux imparfaits ; les autres assurent la possibilité de la transmutation des plantes & le moyen de les ressuciter de leurs cendres ; de même que les animaux. N'est-ce pas de ces sortes de gens qu'on doit dire, qu'ils rêvent continuellement ? Mais on n'est pas encore au bout : j'ai connu en Corse un Artiste Italien, assez sçavant d'ailleurs, dont la manie étoit de vouloir faire naître des créatures humaines des deux sexes, en employant de certains mélanges chymiques de sa façon, qu'il appelloit divins. Sa recette, qu'un hazard singulier m'a fait voir, m'épouventa. Elle étoit cent fois plus bar-

bare & plus horrible qu'elle n'étoit insensée. Cependant j'ai vû des imbéciles & des sots admirer ce fanatique, & regarder comme certain son détestable secret. Je doute qu'on puisse jamais pousser plus loin aucun genre de folie: mais elle éclatte encore dans beaucoup d'autres matieres qui semblent ne pas tant intéresser & qui ont pourtant donné lieu à mille fables. Que n'a-t'on pas divulgué, par exemple, sur les pierres précieuses? On a conté des histoires si prodigieuses de leur vertu, que par cela même on doit conclure qu'elles n'en ont pas plus que les pierres ordinaires. Comme elles sont du ressort de la Chymie, & que les qualités merveilleuses qu'on leur a attribuées sont aussi chymériques, qu'il est faux que Cléopatre ait dissout sur le champ sa perle, je ne les passerai pas sous silence, afin d'égayer mes Lecteurs. On a assuré que le diamant faisoit découvrir si une femme étoit fidelle à son mari, ou non; qu'il entretenoit l'amour conjugal, qu'il préservoit du sortilége, de peste & de poison. On a dit du rubis, qu'il rendoit de bonne humeur, qu'il excitoit des

songes

ſonges agréables, qu'il changeoit de couleur lorſqu'il arrivoit un malheur à quelqu'un. Du ſaphir, qu'étant porté par une perſonne qui n'étoit pas chaſte, il ſe terniſſoit & perdoit toute ſa beauté. De l'émeraude, qu'elle ſautoit en piéces dès quelle touchoit la peau d'un impudique dans l'acte de ſon impureté. De la chryſolite, qu'elle perdoit ſa couleur, quand on la poſoit ſur une table où il y avoit du poiſon, mais que ſa couleur revenoit dès que le poiſon étoit ôté. Enfin pour n'en point nommer d'autres, on a aſſuré que la turquoiſe, quand on la ſuſpendoit ſur un verre à boire, battoit toutes les heures. On a dit la même choſe d'un anneau d'or. Toutes ces puérilités & pluſieurs autres qu'on raconte des pierres précieuſes, ſont des arguments bien foibles pour prouver leurs vertus, qui n'ont nulle proportion avec leur prix. Ceux qui voudront en ſçavoir davantage, n'auront qu'à lire l'ouvrage de Wormius, intitulé, le Cabinet d'un Homme de Lettres, livre 1er, chapitre 17.

Ce n'eſt pas ſeulement dans l'Alchymie & dans toutes ſes dépendances, que

beaucoup de Pipeurs ont cherché à abuser de la crédulité des ignorans & des esprits foibles. Pour en imposer à la multitude, & lui faire peur, que de rêveries & de contes des légions de trompeurs n'ont-ils pas publiés sur l'évocation des morts, sur les fantômes, & les lutins; sur le retour des ames, & de la maniere dont les morts peuvent s'apparoître aux vivans; sur l'obsession, sur le Sabat des sorciers, sur les transformations magiques? Quoi de plus honteux pour la raison, que toutes les inepties & les fadaises qu'on a débitées sur ces matieres, & ausquelles une infinité de personnes ajoutent encore foi. On ne dissuadera jamais de certaines gens de la réalité des sorciers, & qu'ils ont pour président, dans leurs assemblées, un vieux bouc puant; qu'après avoir dansé en rond autour de lui, ils sont forcés d'aller alternativement lui baiser le derriere. Un conte aussi ridicule devroit, ce me semble faire ouvrir les yeux, & rendre à jamais méprisables les prétendus sorciers & le Sabat; mais on l'assaisonne de circonstances si étranges & tant de fois répétées par des femmelettes & des superstitieux, qu'il s'est conservé jusqu'à

notre tems, de race en race, parmi le petit peuple; enforte qu'un de nos Auteurs sensés (Mr de Ste Beuve) a dit, « que nos Sorciers d'aujourd'hui « croient voir au Sabat ce vilain animal. «

De tout tems l'esprit de l'homme s'est plu à l'illusion & au mensonge. St Augustin, dans son livre de la Cité de Dieu, parle ainsi: « Pendant le séjour « que nous fimes en Italie, on nous ra- « contoit qu'il y avoit des sorcieres « dans ce pays-là qui faisoient manger « à ceux qu'elles logeoient des fromages « qui les métamorphosoient en bêtes « de somme, & qui reprenoient leur « figure humaine, lorsqu'ils avoient « porté les charges que ces Magicien- « nes leur avoient mises sur le dos. « Mais, ajoute ce Pere, toutes ces hist- « toires sont fausses, & elles ont quel- « que chose de si extraordinaire, qu'el- « les ne méritent aucune croyance. «

Combien de fariboles n'a-t'on pas divulguées touchant les transformations magiques. On trouve dans les ouvrages de Jean Bodin, né à Angers, l'un des plus habiles hommes qui fussent en France au XVIe siécle, » qu'un nom- « mé Jean Gonzales se transforma un «

» jour en lion, & que dans son déguise-
» ment un Espagnol qui n'avoit d'au-
» tre métier pour vivre que la chasse,
» le blessa au nez. Il raconte encore,
» qu'un certain Gomez prenoit aussi or-
» dinairement la forme d'un lion ; que
» dans cet état il parcouroit toutes les
» montagnes, & qu'il rencontra un jour
» en chemin son ennemi mortel nommé
» Sébastien Lopes transformé en tigre ;
» ils ne se quittérent pas sans se battre
» avec le plus cruel acharnement ; mais
» Gomez étoit plus chargé d'années
» que son ennemi & conséquemment
» plus foible : il en fut si déchiré & si ac-
» cablé de coups qu'il mourut. » Pen-
seroit-on qu'un homme grave & spi-
rituel, comme l'étoit assurément Bo-
din, ait pû écrire de sang froid de pareil-
les folies ? Il faut remarquer qu'il vivoit
dans un siécle où ces sortes de fadaises
étoient crues & favorablement reçues
de presque tout le monde. Il dédia en
1579 à Christophe de Thou, Premier
Président du Parlement de Paris, sa
Démonomanie des Sorciers : ce mot si-
gnifie le culte insensé des démons. Ce li-
vre est ennuyeux, malgré les recher-
ches sçavantes & curieuses que Bodin y

a mises. On voit donc de quelle conséquence il est de n'admettre que ce qui porte avec soi l'empreinte sacrée de la vérité. St Augustin, que j'ai déja cité, étoit de ce sentiment. Ce célébre Evêque qui fut un des plus fermes soutiens de notre sainte Religion, & qui la défendit avec tant de courage contre le nombre considérable de ses dangereux ennemis, étoit en même-tems l'ornement de son siécle par l'étendue & la beauté de son génie. Il aimoit à examiner de près tout ce qui lui paroissoit surnaturel, afin de n'être point trompé par des fourbes & de n'adopter que les choses possibles, quoiqu'elles fussent accompagnées de certaines circonstances absolument extraordinaires. Il raconte encore, au livre 5. de la Cité de Dieu, chap. 24, » qu'il a connu des « hommes qui faisoient naturellement « des choses si merveilleuses, que « ceux à qui on les disoit avoient pei- « ne à les croire. Il y en a, ajoute ce Pe- « re, qui, quand il leur plaît, remuent « les oreilles l'une après l'autre, ou les « deux ensemble. Quelques-uns font « descendre leurs cheveux sur le front « & les relevent sans mouvoir la tête. «

» D'autres imitent si parfaitement le
» chant des oiseaux, les cris des bêtes
» & la voix de toutes sortes d'hommes,
» qu'ils trompent, quand on ne les
» voit pas, les plus fins connoisseurs. Il
» y en a qui, sans exhaler une mauvaise
» odeur, font aussi long-tems qu'ils veu-
» lent, des bruits harmonieux, & sem-
» blent chanter du derriere; mais on en
» voit qui, après bien des efforts, vo-
» missent des plantes naissantes, des oi-
» gnons, des feuilles de chêne, des
» morceaux de fer, des cailloux & des
» limaçons. J'en conviens; mais sçait-on
» assurément qu'ils n'ont pas pris tou-
» tes ces choses avant que de les ren-
» dre? Il y a des gens, continue cet Evê-
» que, qui après avoir avalé goulu-
» ment des choses différentes & in-
» croyables, & les avoir gardées un
» peu de tems dans leurs entrailles, rap-
» pellent ensuite celles qu'ils veulent &
» les en tirent toutes entieres comme
» d'un sac. » Ne voyons-nous pas de
nos jours des Charlatans rencherir sur
ces tours, ou au moins les égaler? Pa-
ris, nos Provinces, les Foires, les Pays
étrangers en sont remplis. J'en ai vû à
Nuremberg, l'une des plus florissantes

villes d'Allemagne, & la capitale du Cercle de Franconie, qui avaloient d'abord des petits crapaux tous vivans, ensuite des araignées & des écrevisses : quelques momens après ils les rendoient en vie, excepté que les écrevisses sortoient les premieres, les araignées suivoient, & ensuite les crapaux. J'avois déja été témoin du même tour à Mantoue. Les hommes sensés, à l'imitation de St Augustin, n'en concluent pas que le diable soit l'auteur de toutes ces singularités, lorsqu'on prouve que la Nature en est seule capable.

Avant que les Médecins eussent défini ce qu'étoit l'Incube, ou le Cochemart, & qu'ils l'eussent rangé au nombre des maladies, quelles fadaises n'en a-t'on pas publiées, même parmi des esprits raisonnables ? Le peuple croit encore que ce sont des démons ou des sorciers qu'ils appellent cochemarts. On apprend dans les relations du Japon, que les peuples de ce pays implorent le secours de certaines idoles, qu'ils mettent en faction alternativement pendant la nuit, pour les garantir des fantômes incubes & les chasser. S'ils en sont pourtant incommodés, ils

donnent le fouet ou des coups de bâton aux idoles, & les chassent de leurs maisons pour plus de trois mois. Willis, Médecin Anglois, est un de ceux qui ont mieux fait l'histoire de cette maladie qui, par elle-même, est rarement dangereuse. On assure que ce Docteur a copié presque mot pour mot le sentiment de St Augustin, dans la description de ce mal. Cela est d'autant plus étonnant, qu'aucun endroit de l'histoire de ce Pere de l'Eglise ne marque point qu'il ait jamais exercé la Médecine. Au reste, voici l'opinion de Willis: » L'accès de l'incube n'arrive presque » gueres qu'à ceux qui dorment, le plus » souvent lorsque leur estomac est chargé d'alimens de difficile digestion, & » qu'on est couché sur le dos. Ceux qui » en sont attaqués sentent principalement une oppression de la poitrine & » des parties voisines: leur respiration » étant embarassée, ils se plaignent de » ressentir un poids qui accable leur poitrine, & ce poids leur paroit un spectre » qui fait illusion à leur imagination; ils » ne peuvent chasser ce spectre, ni mouvoir leur corps: mais après un long » combat pour se débarasser, & après

avoir été quelquefois réduits à l'ex- « trémité, ils s'éveillent enfin, & ce « poids imaginaire se dissipe, leur lais- « sant néanmoins le plus souvent une « palpitation de cœur, & quelquefois « un battement du diaphragme très- « prompt & très-vif. » Je fais, à dessein, la description de cette maladie, pour désabuser ceux qui penseroient encore que le démon, ou les sorciers ont part à ce mal. Lorsqu'Aristote, au rapport de Séneque, disoit, » qu'il entroit tou- « jours un grain de folie dans le carac- « tére des grands esprits. » Cette réflexion signifioit sans doute, que les hommes doués d'un sublime génie, sont presque toujours en état de donner d'excellens ouvrages & de faire mille découvertes importantes dans les sciences & dans les arts, pourvû qu'ils ne franchissent pas les limites que Dieu leur a marquées, & que l'amour du vrai régle toutes leurs démarches; car sans le vrai, rien n'est beau, rien n'est bon, rien n'est utile. Si les Alchymistes, si les partisans de la Palingénésie, & de tant d'autres absurdités semblables à toutes celles dont j'ai fait jusqu'à présent l'énumération, avoient eu le bon-

heur de ſentir le prix de cette ſage maxime, ils n'auroient pas follement perdu leur tems ; jamais on n'eut entendu parler de prétendus ſecrets, de choſes inouies & impoſſibles ; telle eſt ſurtout la perle de Cléopatre, diſſoute en un moment. Quelle reconnoiſſance au contraire ne doit-on pas à ces heureux génies qui ont conſacré tous leurs inſtans à rechercher la vérité, pour nous tranſmettre une quantité prodigieuſe de belles & de ſolides connoiſſances ? Graces à la Phyſique expérimentale & aux hommes illuſtres qui l'ont cultivée, que de merveilles, par exemple, n'a-t'on pas trouvées dans les propriétés de l'air ? Sa gravité n'eſt-elle pas une des plus grandes & des plus intéreſſantes découvertes qui ayent été faites depuis environ un ſiécle ? Sans l'air comment vivrions-nous ? il faut qu'il ne ſoit ni trop groſſier ni trop ſubtil. Dans le premier cas, nous en ſerions ſuffoqués ; & dans le ſecond ; il ne ſuffiroit pas pour reſpirer. On a fait des expériences de l'un & de l'autre très-importantes. On prend une machine qui ſert à comprimer l'air : on y met un moineau, ſans introduire aucun air dans la

machine. Après une demie heure le moineau s'agite & a de l'inquiétude : en moins d'une heure & demie il paroît malade, il vomit & il perd de plus en plus la respiration. Enfin, en deux heures de tems, il est à la veille de mourir. Si un air trop épais est nuisible à la respiration, un air trop subtil y est aussi contraire. Les Transactions Philosophiques de la Société Royale de Londres nous apprennent, au n°. 63, « qu'un « Ecclésiastique, en voyageant sur les « plus hautes montagnes de l'Arménie, « où l'on prétend que l'Arche s'est arrê- « tée, il étoit obligé de prendre halei- « ne plus souvent que de coutume, « pendant tout le tems qu'il mit à passer « au haut de ces montagnes. Quand il « en descendit, il en informa les peuples « de la plaine ; ils l'assurerent qu'il leur « en étoit arrivé autant, à la même hau- « teur. On lit dans les mêmes Transactions, qu'un autre voyageur habile, en pas- « sant sur le Pic de midi, qui est une des « plus hautes montagnes des Pyrénées, « trouva qu'il ne respiroit pas aussi ai- « sément qu'à l'ordinaire. Ses camara- « des de voyage s'en plaignirent aussi : « leur respiration étoit plus courte & « plus fréquente que lorsqu'ils étoient «

» en bas. » S'il faut que l'air ſoit dans une certaine température pour que les hommes puiſſent vivre, on a obſervé que les inſectes & les oiſeaux, pour entretenir leur vie, avoient beſoin d'un air d'une conſiſtence requiſe. Ils meurent très-promptement dans un air corrompu, ou trop raréfié. En un mot, tous les animaux, tant ceux qui ſéjournent ſur la terre, dans les eaux & dans l'air ne reſpireroient, ni ne vivroient ſans lui. C'eſt une choſe admirable à voir comment certains inſectes aquatiques ont une ſtructure merveilleuſe & une faculté particuliere pour élever leur dos juſqu'à la ſuperficie de l'eau, & reſpirer alors de l'air frais. On a remarqué auſſi, que la reſpiration des poiſſons dépend de l'air qu'ils laiſſent paſſer par leur goſier & leurs ouies. Enfin, ſans ce fluide néceſſaire, l'accroiſſement & la vie des arbres & généralement de toutes les plantes n'auroit pas lieu. Tous les miracles opérés par l'effet de l'air ſont innombrables : la muſique lui doit l'accord parfait de ſes ſons harmonieux. Quel prodige dans la maniere dont les oreilles ſont affectées par la vibration des cordes d'un violon, & qui

leur eſt communiquée au moyen de l'air : Comme il eſt certain qu'il eſt le ſujet par lequel les ſons ſe portent, ils agiſſent non-ſeulement ſur nos corps, ſur ceux des animaux & ſur nos eſprits, mais ils font encore effet ſur les corps inanimés. On raconte qu'un certain Timothée, célébre Muſicien, qui vivoit du tems d'Alexandre le Grand, l'excitoit à prendre ſes armes quand il employoit le ton Phrygien, & qu'avec un ton différent il le diſpoſoit à la joie. M. Boile, que j'ai cité pluſieurs fois, dit, » qu'un Muſicien de ſes amis, » homme très-croyable, lui avoit pro-» teſté qu'il faiſoit, quand il vouloit, » pleurer une certaine femme, en jouant » un air particulier qui ne faiſoit au-» cune impreſſion ſur les autres. » On a vû & on voit encore ſouvent l'expérience d'un verre caſſé par la voix d'un homme. On lit dans les écrits du Pere Merſenne, touchant l'harmonie, » qu'une partie du pavé d'une Egliſe ſe » remuoit, comme ſi la terre alloit » s'ouvrir, lorſqu'on jouoit des orgues. Voſſius & le Pere Kirker nous ont donné beaucoup de détails des effets & de la force de la Muſique ſur les paſ-

sions. Ce sont ces merveilles apparemment qui firent dire autrefois à Séné-que, dans son ouvrage des Bienfaits, livre 4, chapitre 6. » Celui là est Dieu » qui a appris non-seulement aux mor- » tels à jouer du chalumeau & à se ré- » joüir par des chansons rustiques ; mais » qui a inventé tant d'arts, tant de voix » différentes, tant de sons dont les uns » viennent de la voix, & les autres sont » formés par des chants & des instrumens » de Musique. Il n'y a en effet, que nôtre divin Créateur, dont la sagesse égale la bonté & la puissance, qui puisse être l'Auteur de ces prodiges. Si l'on a découvert tant de miracles & tant d'effets surprenans dans les propriétés de l'air, quel sera notre étonnement en considérant celles de la lumiere ; car qu'eut servi à Dieu de former l'Univers, s'il l'avoit toujours laissé dans les ténébres ; au lieu que sa Sagesse ineffable a d'abord vû qu'il étoit bon & à propos de créer premiérement la lumiere, parce que sans elle tous les êtres nous seroient inutiles. Si les ténébres nous entouroient continuellement de toutes parts, nous n'aurions dans la vie ni agrément, ni consola-

tion. Il y a plus : nous ne pourrions pas être surpris & touchés de la grandeur des ouvrages de Dieu. Les anciens ont admiré tout ce que la Nature leur offroit de ravissant par le secours de la lumiere, mais il n'ont pas été plus loin ; tandis que par nos observations nous avons trouvé le moyen d'en faire des applications différentes. Ce n'est pas encore tout : les avantages de la lumiere ne nous auroient été d'aucune ressource, si l'Etre suprême ne lui avoit pas communiqué une grande vitesse & une étendue immense. Nos découvertes & nos expériences prouvent que la vitesse de la lumiere surpasse celle du son toute grande qu'elle est. Sans cela tout languiroit ici-bas, & l'obscurité nous envelopperoit presque toujours. A l'égard de l'espace immense qu'elle parcourt, c'est une chose incompréhensible & qui passe l'entendement humain, elle n'a d'autres bornes que celle de l'Univers.

Celui-là conséquemment seroit un méprisable insensé, qui ne reconnoîtroit pas le pouvoir & la grandeur du souverain Créateur, en considérant l'arrangement de la terre où il y a tant

d'oiſeaux, & de reptiles, d'inſectes, & de bétail; tant d'arbres & de plantes, ſans parler de la quantité prodigieuſe de poiſſons & d'autres créatures qui vivent dans les eaux. Qui ne célébrera pas la bonté du Tout-Puiſſant, en examinant tous les minéraux, les foſſiles & les métaux que renferment les entrailles de la terre? O Divine Providence! par vos ſoins rien ne manque à nos béſoins, & vous avez pourvû auſſi à ceux des autres êtres, de quelque eſpéce qu'ils ſoient. Claudien d'Alexandrie, Poëte, qui vivoit ſous Théodoſe le Grand, & ſes enfans Arcadius & Honorius, au cinquiéme ſiécle l'Ere Chrétienne, frappe des grandeurs de Dieu, redouble ainſi ſon enthouſiaſme, dans un Poëme adreſſé à Rufin, Prêtre d'Aquilée. » Lorſque » j'examine la régularité & l'arrange- » ment qui regnent dans tout l'Univers; » quand je vois les bornes preſerites » à la mer, le changement des ſaiſons, » les viciſſitudes conſtantes du jour & » de la nuit, je me dis intérieurement, » que le conſeil de Dieu a ordonné » toutes ces choſes; que c'eſt lui qui a » donné aux aſtres les loix qu'ils ſui-
» vent

vent dans leurs mouvements, qui « produit les fruits de la terre dans leur « ſaiſon, qui a voulu que la lune em- « pruntât d'ailleurs la lumiere de ſes « différentes phaſes; que le ſoleil tirât « la ſienne de ſon propre ſein, que c'eſt « lui qui a étendu le rivage le long de la « mer & qui a ſuſpendu la terre au mi- « lieu de l'axe du monde. «

Vous qui ne ceſſez de blaſphémer l'Etre ſuprême, & qui avez la témérité de blâmer ſes ouvrages; Sacriléges, qui murmurez de ce qu'il a accordé à de vils animaux, comme la puce & le moucheron, la puiſſance de nous incommoder, finiſſez vos blaſphêmes impies: & admirez plutôt ſa ſageſſe & ſa bonté, parce qu'il en a diſpoſé la plus grande partie de façon, qu'il dépend de l'homme de ſe garantir des maux qu'ils peuvent lui cauſer D'ailleurs que d'excellens remedes les minéraux & les végétaux ne nous fourniſſent-ils pas pour nous ſoulager? On ſçait que ceux qui prennent les Viperes poſſedent un Antidote ſi bon, qu'ils n'ont pas plus peur de leur morſure, que d'une piqûre ordinaire. Ce ſpécifique n'eſt autre choſe que la graiſſe

de viperes frotée aussi-tôt sur la plaie. Ecoutons Pline, dans son Histoire Naturelle, livre 24, chapitre premier. » Les seuls remedes qui plaisent à la » Nature, dit-il, sont ceux qu'on » trouve facilement, que chacun peut » préparer sans dépense, & méme dont » il peut vivre. Quelques Charlatans » abuserent ensuite, par la fraude, de » l'esprit borné du vulgaire ; ils imagi- » nerent les boutiques où ils promet- » tent à chacun une longue vie à prix » d'argent. On y vante avec beaucoup » d'emphase une quantité inouie de mé- » langes & de compositions inconnues, » on n'estime que les remédes de l'Ara- » bie & des Indes. Pour le plus petit » mal, il faut aller dans la Mer-Rouge » en chercher la guérison, pendant » que chaque misérable, accablé d'in- » digence, a sur sa table les véritables » remedes. » Si Pline se plaignoit de son tems des Charlatans qui trompoient ses compatriotes, quel jugement porteroit il donc de ceux de notre siecle, qui, privés de talens, de connoissances & de lumieres osent pourtant mettre à contribution la plupart de nos Citoyens ? Ceux-ci, selon toutes les ap-

parences, sont charmés d'être attrapés par ces fourbes.

CONCLUSION.

Tout ce que contient cet ouvrage entrepris uniquement pour l'intérêt & pour le bien public, & où j'ai exposé volontiers, & avec zèle tout ce qui peut détromper chacun des faussetés & de l'incroyable merveilleux, qu'on débite tous les jours, soit sur l'Alchimie & ce qui y est relatif, soit sur d'autres fables de la même espece ; toutes les vérités, dis-je, que je viens de mettre fidellement au grand jour, pour foudroyer le mensonge & l'imposture, doivent absolument nous faire sentir que le Très-Haut montre à tout moment une Sagesse incompréhensible, qu'il nous a remplis plus que les autres animaux d'une force d'esprit qui se prouve par l'invention des Sciences & des Arts, des métiers & des outils si nécessaires aux inventions humaines. En effet, de tous les objets qui tombent sous nos sens, nous les avons appliqués à notre usage, & nous les avons rendus utiles dans le monde. Quelle profondeur dans l'esprit

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DE PHARMACIE PARIS

de l'homme pour avoir pû inventer la Géométrie, l'Algebre, l'Arithmétique, l'optique, &c. A l'aide des Telescopes on voit toutes les merveilles des Cieux; par le moyen des Mycroscopes & d'autres instrumens optiques, on trouve celles de la Terre. On ne peut rien nommer dans ce monde, où l'homme n'ait poussé extrêmement loin son industrie. Il a sçu se rendre avantageuse à lui-même cette infinie varieté des productions & des dons de la nature que Dieu a bien voulu préparer pour lui. Il l'a doué d'une assez vive pénétration pour qu'il l'employât utilement dans ses édifices & dans ses habillemens. L'Etre suprême a permis qu'il pût s'en servir ou comme de médicamens, ou comme de nourriture. Sa bienveillance & ses faveurs paternelles ont été plus loin. Il a voulu que beaucoup de choses contribuassent à son plaisir & à ses divertissemens. Ce qu'il y a encore de plus surprenant, c'est la diversité singuliere & incroyable du caractere, des inclinations & des esprits des hommes. Ceux-là penchent vers de certaines sciences, ceux-ci vers d'autres. Plusieurs s'occupent de la Chimie & de la Physique,

une infinité de perſonnes font leur plaiſir de la peinture, des méchaniques, de la navigation & du commerce. C'eſt à cauſe de cette varieté des inclinations humaines qu'Homere dit dans l'Odiſſée : » Les Dieux aſſurément n'accordent pas à tous les hommes leurs « faveurs enſemble, & le même homme « n'eſt pas toujours partagé de la bonne « mine, du bon eſprit, & de l'art de « bien parler. L'un eſt mal fait & de « mauvaiſe mine ; mais Dieu répare ce « défaut en lui donnant l'éloquence « comme une couronne «. Ainſi malgré tous les avantages dont il a plu au Très-Haut de nous combler, malgré les grandes découvertes que nous avons faites dans les ſciences, & celles que nous pourrons encore y faire, reſſouvenons-nous toujours que le Souverain Créateur a mis des bornes infinies à nos lumieres & à notre eſprit. Eloignons donc de notre cœur tout ſentiment d'orgueil. Dieu a voulu par un effet de ſa bonté que nous fiſſions un emploi de notre raiſon avec aſſez de ſuccès pour nous procurer les connoiſſances les plus utiles, & pour nous engager à les perfectionner ; mais en même-tems il nous

cache le fond de ses misteres. Il nous rend impénétrables les causes premieres ; il dérobe à notre entendement la source & l'origine des miracles qu'il opere sans cesse, & qui n'ont jamais discontinué depuis qu'il a tiré le monde du cahos. Ce sont toujours les mêmes ressorts qu'il fait mouvoir, c'est la même intelligence qui les anime, il ne nous est ni possible, ni permis de scruter & d'approfondir les secrets de son immense & vaste pouvoir. Wilkins Evêque Anglois dit au chapitre 6 du livre premier de la Religion naturelle: » Tout » ce qui est de la nature paroît à tra- » vers les mycroscopes orné de toute » sa beauté & de toute la justesse ima- » ginable ; au lieu que les travaux de » l'art les plus délicats, l'aiguille la plus » fine & la plus pointue est semblable à » une barre de fer raboteuse & émous- » sée, qui ne fait que sortir du fourneau, » ou de la forge. Les plus parfaits ou- » vrages gravés ou relevés en bosse, pa- » roissent si rudes & si difformes, que » s'ils avoient été faits avec une bêche » ou une truelle, tant l'adresse de la » nature est différente de la rudesse ou » de l'imperfection de l'art.

Loin de nous donc tous ces menteurs publics qui viennent offrir effrontément des ſecrets frivoles & inutiles au bien de la Societé ; loin de nous tous ces Charlatans & ces Alchimiſtes qui s'empreſſent de faire des dupes par l'eſpérance qu'ils leur donnent de les enrichir à jamais. Loin de nous enfin ces fanatiques remplis d'ignorance qui ne travaillent qu'au hazard, & qui nous propoſent d'acheter bien cherement de prétendues recettes admirables pour operer dans un inſtant des miracles ſur tous les corps élémentaires. Quelques flateuſes que ſoient leurs promeſſes, elles ſont auſſi fauſſes que l'Hiſtoire de la Perle de Cléopatre, diſſoute ſur le champ. Tremblons en voyant l'impénétrabilité des œuvres de Dieu. Ceſſons de nous abuſer & de croire que nous viendrons à bout de tranſmuer facilement une matiere en une autre. Tous nos travaux ne peuvent approcher, ni reſſembler à ceux de la nature. Comme depuis ſon commencement elle s'eſt maintenuë avec une égale uniformité, n'eſpérons pas d'accomplir des prodiges à l'aide de nos fourneaux. Ne nous occupons que de choſes ſolides & avanta-

geuses à la Societé. Ce sont les seuls travaux dout la véritable Chimie doit s'accomoder, elle qu'on a poussée de nos jours au plus haut dégré de perfection qu'elle ait jamais acquise. Tout le reste est plein de futilité, d'erreur & de mensonge. C'est ce qui a fait dire à l'ingénieux Abbé Nolet, dans son excellent cours de Physique expérimentale, tome premier : » Si la Chimie cherche » à imiter la Nature, ce n'est plus en » essayant de composer des matieres » qu'elle ne se flate pas même de bien » connoître. » Galien, ce célebre Médecin, né à Pergame en Asie l'an 131 de J. C., s'écrioit autrefois à la vûe des Grandeurs de Dieu & des Ouvrages de la Nature : » Pourquoi nous flatter d'i- » miter un jour ces choses & d'autres » semblables, que la nature a operées » avec tant de sagesse & de prévoyance? » Pour moi je crois que l'imitation en » est impossible à la plûpart des hom- » mes, qui ne sçavent pas seulement » expliquer l'art de la Nature. S'ils la » connoissoient, ils en seroient plus » frappés. » Ce grand homme parle ainsi dans son Traité de l'Usage des Parties. Enfin je ne sçaurois mieux terminer mon

Livre, qu'en disant avec le Roi Prophéte : » Grand Dieu, que vos connoissances & vos œuvres sont vastes & étendues ! Plus on y réfléchit, & plus elles « paroissent innombrables & infinies ; « & plus elles paroissent infinies, plus « l'esprit les admire & s'y confond. « *Ps.* 138, *v.* 12.



APPROBATION

De Monsieur Guettard, Médecin de la Faculté de Paris, Médecin Botaniste de Monseigneur le Duc d'Orleans ; de l'Académie Royale des Sciences, & Académicien Correspondant de celle de Florence.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, une Dissertation intitulée, *Ouvrage Historique & Chymique, où l'on examine, s'il est certain que Cléopatre ait dissout sur le champ la Perle qu'elle avalla dans un Festin ; &, &c. Par M. Jaussin, ancien Apoticaire Major des Camps & Armées du Roi, &c.* Si une diction vive, & que je ne crois qu'animée par le désir de renverser des préjugés, peut entrer en preuve, l'Auteur peut se flatter d'avoir réussi. A Paris, ce 16 Novembre 1748.

GUETTARD.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les

Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur *** Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage, qui a pour titre: *Observations historiques sur la Chymie*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit ouvrage en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à tous Libraires-Imprimeurs & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: A la charge que cesd. Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contrescel desdites Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le sieur d'Aguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le sieur d'Aguesseau, Chancelier de France: le tout à peine de nullité desd. Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desd. Présentes, qui

fera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre tre plaisir. Donné à Versailles, le onziéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cent quarante-neuf, & de notre Regne le trente-quatriéme. Par le Roi, en son Conseil,

SAINSON.

Régistré sur le Registre XII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 87, fol. 71, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses, art. 4, à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires ou Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement ; & à la charge de fournir à la susdite Chambre Royale huit exemplaires prescrits par l'art. 108 du même Réglement. A Paris, le 7 Février 1749.

G. CAVELIER, Syndic.


BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE ... PARIS



